41e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 43 23 OCTOBRE 1924

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Évêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Édition complète	18 fr.
	Édition partielle	12 fr.
ETRANGER	Édition complète	23 fr.
	Édition partielle	17 fr.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication ;* l'édition partielle n'a pas la *Prédication.*
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine.*
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence ;* pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Marcel Leguerney, 15, rue Vivienne, Paris 2e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues. » — I. Saignées de moines, 673. — II. Dissidences dans l'Empire britannique, 675. — III. La Turquie à Lausanne, 678. — IV. Shakespeare : hypothèses contre son identité, 681. — V. Principaux traits de sa biographie, 683. — VI. Sa religion, 685. — VII. Simplicité irlandaise, 688. — VIII. Rectifications, 688.

PRÉDICATION

Cours de prônes sur le Credo. — X. Nos anges gardiens, 577.

Sermons pour la Toussaint. — III. Les saints de la foule, 579.

Pour le Jour des Morts. — I. Prier pour les défunts est un avantage pour nous et pour eux, 580. — II. Ce que nous disent nos morts, 582. — III. Comment il faut penser aux morts, 584.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — LX. *Dédicace :* La prière au nom de Jésus-Christ, 584. — LXI. *22e Dim. après la Pentecôte :* Le crucifix du foyer, 585.

Mon petit mot du Dimanche. — LV. *21e Dim. après la Pentecôte :* Le pardon des injures, 587. — LVI. *Dédicace :* Le temple de Dieu, 587. — LVII. *22e Dimanche :* La patrie, 587.

Pour la fête des Saintes Reliques. — Le culte des saints et des reliques, 588.

Pour la fête de la Dédicace. — La maison du Bon Dieu, 590.

Sujets de circonstance. — A la messe du *Dernier souvenir du Travailleur,* 591.

En vente à nos Bureaux

la QUATRIÈME ÉDITION de la **Petite Histoire de ma Religion** de Fournier, comprenant l'*Ancien Testament,* le *Nouv. Test.* et l'*Histoire de l'Eglise,* avec près de 100 gravures expliquées. Vol. in-12 de 160 p., sous couverture parcheminée ; franco 1 f. 50.

Réductions considérables par quantités :

A) *Pour la France :* 10 ex., franco poste, 12 fr. 50.

3 kilos	(30 ex.) :	en gare 33.90 ;	à domicile	34.50
5 »	(52 ex.) :	» 57.50 ;	»	58.10
10 »	(105 ex.) :	» 114.80 ;	»	115.40

B) *Pour l'Etranger :* même prix que par la poste, plus 0.15 par exemplaire.

Il nous reste encore quelques centaines d'exemplaires de la *troisième édition* en *deux* volumes. A ceux qui les préféreraient, nous continuerons (jusqu'à épuisement) de les fournir aux conditions suivantes, pour la France :

3 kilos	(26 ex.) :	en gare 29.70 ;	à domicile	30.30
5 »	(47 ex.) :	» 52.25 ;	»	52.85
10 »	(98 ex.) :	» 107.45 ;	»	108.05

Bien spécifier si l'on désire la *troisième* édition. Sauf demande formelle, nous enverrons la *quatrième,* en un seul volume (70e au 80e mille).

PETIT COURRIER

Q. — Indiquer un ouvrage sur la sainte Communion, substantiel et à la portée d'une personne pieuse, d'intelligence ordinaire.

R. — Mgr Lejeune, *Vers la vie eucharistique,* in-18 de 92 p., 0 f. 75, Paris, Lethielleux ; — *Réflexions et prières pour la Sainte Communion,* par l'auteur des *Avis spirituels,* 2 vol. in-18, 13 f., Paris, Téqui.

Q. — 1° Pourriez-vous m'indiquer des livres qui puissent guider dans sa charge un religieux Père-Maître d'étudiants en théologie ?

2° Un sermonnaire apologétique adapté aux nécessités de la société moderne ?

R. — Ad I. Gerest, O. P., *Memento de la vie spirituelle,* in-18, 7 f. 50, Paris, Lethielleux ; — Meynard, *Traité de la vie intérieure, ou petite Somme de Théologie ascétique et mystique,* nouvelle édition par Gerest, excellent ouvrage, répondant pleinement à votre désir ; le tome I seul est paru, 15 f., Lethielleux ; — Scaramelli, *Méthode de direction spirituelle* (4 vol. in-12, 15 f., Paris,

Téqui), est le livre du directeur de conscience plutôt que celui du dirigé. Il doit vous être connu. — Un bon manuel latin de l'école franciscaine, pouvant servir de cours à mettre entre les mains des novices ou étudiants, est le *Compendium Theologiæ asceticæ* (2 vol., Hong-Kong) du P. Adolphus, O. M. C. — Parmi les ouvrages de M. Saudreau, deux surtout conviennent à votre but : *L'idéal de l'âme fervente* (1 vol., 6 f. 50) est le livre de lecture spirituelle du novice, tandis que *Les degrés de la vie spirituelle* (2 vol., 14 f.) sont plutôt le livre du maître (Paris, Ch. Amat).

Ad II. Voir Mgr Gibier, *Objections contre la religion*, 2 vol., 16 f., et *Objections contre l'Eglise*, 2 vol., 16 f., Paris, Lethielleux ; — Désers, *Nos devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers nous-même*, 3 vol. in-12 à 3 f. 50 l'un, Paris, de Gigord.

Q. — Où trouver des documents sur les luttes entre Satan et la T. S. Vierge et la réalisation de la prophétie : « La femme t'écrasera la tête... » ?

R. — Voir ce que nous avons dit, p. 130 (couv. du 26 juin), des conférences du P. Hedde sur *Marie Immaculée, rempart de la foi chrétienne* ; — A. Nicolas, *La Vierge Marie et le plan divin*, 4 vol. in-12, Paris, 1857-1860 ; — et pour une étude plus détaillée, recourez aux ouvrages indiqués dans le *Dict. de la Bible*, t. v, col. 111-113, et dans le *Dict. de Théol. cath.*, t. vi, col. 1208-1212.

Q. — 1° La revue *L'Ecole et la Famille* existe-t-elle encore ?

2° Où trouver le livre intitulé *L'art d'utiliser ses fautes* ?

R. — Ad I. Ne figure plus à l'*Annuaire de la Presse* de 1924.

Ad II. *L'art d'utiliser ses fautes*, d'après S. François de Sales, par le P. Tissot, 14e édit. revue par le P. Million, un vol. in-32 de xxvi-216 p., 3 f., Paris, Beauchesne.

Q. — Le sujet de nos Prônes cette année est *la Liturgie*. Quels auteurs me conseillez-vous parmi les meilleurs ?

R. — Moisset, *La liturgie expliquée aux fidèles*, in-18 de 600 p., Libr. des Catéchismes, Paris, 10, rue de Mézières ; — Vigourel, *La liturgie et la vie chrétienne*, 8 f., Lethielleux ; — Chipier, *La vie liturgique*, 6e édit., in-16 de xxii-434 p., 4 f., Lyon, Vitte ; — Gaussens, *Prônes liturgiques*, in-12, 6 f., Gabalda ; — nos *Tables Générales* de la 3e Série, p. 652.

Q. — Prière de donner une liste de livres d'apologétique à l'usage d'hommes intelligents qui ont fait leurs classes dans les lycées et qui, sans avoir perdu tout à fait la foi, ont plus ou moins été ébranlés par les objections courantes.

R. — Mgr Baunard, *Le doute et ses victimes* (au xixe siècle), in-12, 5 f. ; *La foi et ses victoires*, 2 vol. in-12, 10 f., Paris, de Gigord ; — et voyez dans nos Tables annuelles, partie bibliographique, Table synthétique, au mot *Apologétique*, l'indication d'ouvrages dont les comptes rendus vous diront à quelle catégorie de lecteurs chacun d'eux peut convenir.

Q. — Y a-t-il une sainte Eugénie ? A quelle date sa fête ? Peut-on trouver sa *Vie* ?

R. — Ste E., vierge à Cordoue au xe s., le 26 mars. — Ste E. d'Obernai, abbesse d'Hohenbourg au viiie s., le 16 sept. *Vie* par Jos. Alter, in-8 de 215 p., Paris, Martin-Beaupré 1868 ; et par Jules de la Rivière, in-8, Paris 1853. Petite *Vie* au no 552 de la Collection de la Bonne Presse. — Ste E., vierge à Rome au iiie s., le 25 déc. Voir le no 412 de la Bonne Presse. *Vie* par Grevin, in-12, Paris 1857 ; et par l'abbé Toursel, in-8, Paris, V. Sarlit, 1860.

Q. — Prière de me donner l'adresse, avec prix d'abonnement : 1° de la Revue du Droit Canonique de Mgr Boudinhon ; 2° d'une Revue pour Mères Chrétiennes, organe d'une Œuvre qui a été érigée en archiconfrérie.

R. — Ad I. *Le Canoniste* (nouvelle série commencée en janvier 1924), mensuel, 18 f. pour la France, Etranger 20 f., Paris, Lethielleux.

Ad II. *Annales de l'Archiconfrérie des Mères chrétiennes*, trimestr., 4 f. par an (U. P., 5 f.), 1 f. 50 le no ; 61, rue N.-D.-des-Champs, Paris 6e.

Q. — Je voudrais la Vie de sainte Rose de Lima. Où me la procurer ?

R. — Petite *Vie* au no 72 de la Collection de la Bonne Presse, 0 f. 30 ; — A.-L. Masson, *Ste Rose, tertiaire dominicaine, Patronne du Nouveau Monde*, in-8 de 356 p., 5 f., Lyon, Vitte.

Notre Bon Pain de France. — In-8 de 228 p., 5 f. — Edition du « Renouveau français, » 3, rue de Mézières, Paris 6e.

Ce volume, édité par la *Procure Générale du Clergé*, fait partie d'une nouvelle Collection qui, sous le titre de *La Lecture moderne illustrée*, se propose de donner une « Anthologie des meilleurs prosateurs et poètes français. »

Un copieux Avant-propos explique nettement l'esprit dans lequel a été conçu *Notre Bon Pain de France*. C'est une anthologie « agricole, chrétienne, patriotique, littéraire, pratique, éducative et populaire, » qui s'efforcera de remettre en honneur le travail des champs et d'aider à la renaissance religieuse, littéraire et agricole d'une nombreuse jeunesse.

Sans doute, il ne faut pas trop compter sur l'efficacité de la littérature pour enrayer la désertion des campagnes. Mais si les *Géorgiques* n'ont pas réussi à conjurer la crise au temps d'Auguste, il est toujours bon de redire sur tous les tons, du moins à ceux qui sont capables de le comprendre, le mot de Virgile : *O fortunatos nimium...!*

Toutes les fleurs, éclatantes ou modestes, qui composent cette Anthologie sont charmantes et saines; elles exhalent les senteurs vivifiantes qui montent de la terre féconde : *sicut odor agri pleni*. Le choix est intéressant et très varié : les morceaux poétiques alternent avec les belles pages de prose. On a fait avec raison une large part à l'héroïsme des paysans durant la Grande Guerre, car ce sont eux surtout qui ont souffert et qui sont morts pour défendre la bonne terre de France.

L'illustration est tout à fait remarquable. Paysages champêtres finement esquissés ou scènes rustiques « enlevées » en quelques traits lumineux et vivants, tous ces crayons ou dessins à la plume, magnifiquement venus sur un papier légèrement bouffant, ont eux-mêmes une saveur originale et pittoresque qui s'harmonise parfaitement avec le texte.

Petit Paroissial. — In-24 de 192 p., 1 f., cartonné 1 f. 50. — Paris, Lethielleux.

Pour 1 f., les principales prières du chrétien, 1° Ordinaire de la Messe, les Evangiles de tous les Dimanches et Fêtes, le *Kyriale* (noté en musique) des diverses Messes, les principales Hymnes, notées toujours, un recueil très riche de cantiques, notés encore : n'est-ce pas le record du bon marché ? Mais tous nos confrères savent que le tirage de ces recueils se chiffre par centaines de mille.

De la Chasteté, par R. Guitton, S.J. — In-18 de 220 p., 1 f. 25. — Paris, Lethielleux.

Une première édition avait paru avant la guerre. Elle était sans nom d'auteur, si nos souvenirs ne nous trompent. Le P. Guitton est missionnaire en Orient, et quelques-uns des détails qu'il donne sur les ruines accumulées par la violation de la chasteté sentent en

(Voir la suite p. 206).

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE mensuelle de 96 à 144 pages
12 francs par an
traite toujours dans le sens traditionnel
toutes les questions de spiritualité

A qui la REVUE s'adresse-t-elle ?

A tous ceux qui désirent la vraie vie intérieure

Aux prêtres qu'elle voudrait aider dans leur sanctification personnelle et la sanctification des âmes.

Aux aumôniers pour la direction spirituelle de leurs communautés.

Aux professeurs et catéchistes pour donner à leurs élèves une formation profonde.

A tout confesseur pour conseiller sûrement les fidèles et les guider dans leurs lectures spirituelles.

N.-B. — La Revue est dirigée par des Pères Dominicains. Collaborent des évêques, des prêtres séculiers, curés, aumôniers, directeurs de Séminaire, des religieux bénédictins, franciscains, eudistes, oratoriens, etc.

ECOLE THÉOLOGIQUE DE SAINT-MAXIMIN (VAR)

Chèques postaux : **La Vie Spirituelle,** MARSEILLE, 92-42

Le Vêtement Ecclésiastique

Pour être véritablement bien habillé, coupe irréprochable, tissus de choix, il faut s'adresser **à RAMLOT,** le tailleur si apprécié de MM. les Ecclésiastiques. Ses **IMPERMÉABLES** de formes spéciales, en tissu caoutchouté et en **IMPER-IODEN** pure laine naturelle, remportent les plus grands succès.
—— Voir ses rayons de chemiserie et chaussures.
Demander la "**DOUILLETTE-RAGLAN**" ——
Catalogue général et échantillons envoyés franco
76, rue de Rennes, PARIS

EUCHROMINE (Déposée)

R. C. Seine 77.746

Peinture à l'eau silicatée en poudre, applicable directement sur tous les matériaux (pierre, brique, plâtre, bois, etc.), à l'intérieur et à l'extérieur. **Economique, solide et lavable.** 25 nuances. 9, rue du Congo. PANTIN (Seine).

HUILE Olive pure 76 f.; de table 62 f.; bl° 56 f. les 10 l. Savon bl° 72 % 10 k. brut 33 f. franco. Cafés verts et cuits. **Œuvre Ste-Thérèse, Marseille.** Chèq. post. 59-92.

VITRAUX D'ART

Charles CHAMPIGNEULLE
96, rue N.-D. des Champs, PARIS (VI°)
R. C. Seine 87.225
Représentant, Maquettes, Catalogues sur demande
Très importants travaux en cours d'exécution

Notre-Dame de Paris
La Sainte-Chapelle
Eglise de Bully-les-Mines
Cathédrale de Tréguier
Institut libre de Saint-Lô
Eglise de St-James (Manche)
Eglise St-Jean, à Bar-le-Duc
Eglise St-Antoine, à Marseille
Eglise St-Benoît, Le Mans
Eglise St-Jacques, à La Villette

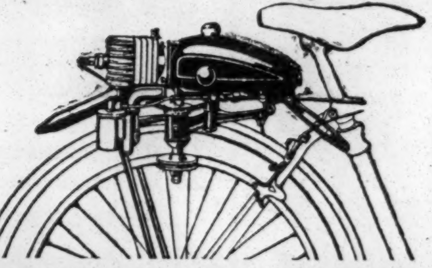
La P. H. polycop. garanti, tire en couleurs toute écriture, dessins, musique, etc., tous formats, nouv. prix dep. 34 fr. **Curé Teloché** (Sarthe). R. C. Le Mans 339.

LA LIBRAIRIE **René GIARD** 2, Rue Royale LILLE
ACHÈTE au maximum de leur valeur toutes bibliothèques & lots de livres de théologie, patrologie, littérature etc. fins d'éditions.
Catalogue périodique gratuit

CYCLISTES
Transformez en 15 minutes votre vélo en* MOTO LÉGÈRE *avec le

MOTEURCYCLE

Breveté France et Etranger



TRIOMPHATEUR DU CIRCUIT DU DAUPHINÉ
(Concours international du T. C. F.)
173 Km. - 2700 m. d'élévation
Côtes de 8, 10 et 13 %
1h 24 d'avance sur le second
MÉDAILLES D'OR, DE VERMEIL ET DE BRONZE
COUPE D'AIX-LES-BAINS
(Seule équipe terminant au complet)

Etab^ts L. ROSENGART
21, Champs-Elysées, PARIS-8°
et chez tous les Agents de Cycles
Envoi gratuit du Catalogue AC

J. DE GIGORD, Editeur, 15, rue Cassette, PARIS
R. C. Nº 66.262, Seine

Nouveautés

ABBÉ LÉON MAHIEU
Professeur suppléant à la Faculté de Théologie de Lille

VIE DE Mgr BAUNARD

RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LILLE
(1828-1919)

Volume in-8 écu, avec portrait hors texte : **15** fr.

ABBÉ MAURICE TUAL
Docteur en Théologie, licencié ès lettres, du Clergé de Paris

JÉSUS-CHRIST
SON PROPRE APOLOGISTE

(Prix Hugues, Institut catholique de Paris, 1919)

Volume in-12 . . , ... **4** fr. **50**

HARMONIUMS en tous genres
— MAISON FONDÉE EN 1839 —
LES PETITS-FILS de Mon KASRIEL
6, Rue Tolain, PARIS 20e Arr. R. C. Seine 163.528
— Conditions spéciales pour Messieurs les Membres du Clergé —
« Harmoniums de Salons nouveau système à air aspiré »
Construction spéciale pour les Colonies.

AVIS UTILE

Les lecteurs désireux de se rendre compte de l'efficacité des **Grains de Vals**, ce merveilleux laxatif dépuratif, recevront *gratis* et *franco* un échantillon sur demande à l'Administration, 11, rue Bara, PARIS.

LIBRAIRIE DE L'ART CATHOLIQUE
6, Place St-Sulpice, PARIS-VIe. C. postal Paris 213.80.

MANUEL DE LA SCHOLA
ET DES FIDÈLES

Par l'abbé **F. BRUN**
Avec une lettre préface de **S. E. le Cardinal DUBOIS.**

SOMMAIRE DU MANUEL : Messes grégoriennes. Messes de Du Mont. Psaumes. Faux bourdons. Hymnes pour les dimanches et fêtes de l'année. 100 Chants grégoriens et motets (unisson, 2 voix ég., 4 voix m.), 60 cantiques pour les temps liturgiques.

Ce Manuel très complet contient tout ce qui est nécessaire à une Schola, à une Maîtrise, aux élèves des Séminaires, etc... La lecture des messes grégoriennes transcrites sur clé de sol à cinq lignes est accessible à tous. Les noms des auteurs : PALESTRINA, VICTORIA, J. DES PRÉS, O. DE LASSUS, J.-S. BACH, LISZT, BORDES, V. D'INDY, G. ROPARTZ, PERRUCHOT, DE LA TOMBELLE, C. BOYER, DE SÉVÉRAC, F. BRUN, R. DE BAILHAC, P. BERTHIER, suffisent à recommander ce manuel.

Prix net du recueil, cartonné. . . . . **7** fr. **50**
Remise importante par nombre.

GIBBS

VOUS LAVEZ TOUT AVEC DU SAVON SAUF VOS DENTS !
pourquoi ?

Quand vos mains sont grasses vous recourez au SAVON, rien qu'au SAVON que vous savez nécessaire.

Pourquoi n'en faites vous pas autant pour vos dents !

Cependant les matières grasses des aliments sont autrement dangereuses dans la bouche que sur les mains. Leur corruption inévitable est non seulement la cause essentielle de la carie des dents, mais aussi le plus puissant véhicule des maladies épidémiques.

LAVEZ DONC VOS DENTS tous les jours après chaque repas, jamais vous ne les laverez trop souvent !

GIBBS
avec son
Savon Dentifrice
vous conservera sous un arôme exquis des dents saines et une haleine fraiche.

R. C. Seine 87.896

41e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 43 23 OCTOBRE 1924

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les " Revues "

Sommaire

I. Saignées de moines. — II. Dissidences dans l'Empire britannique. — III. La Turquie à Lausanne. — IV. Shakespeare : hypothèses contre son identité. — V. Principaux traits de sa biographie. — VI. Sa religion. — VII. Simplicité irlandaise. — VIII. Rectifications.

I. — Dom Gougaud étudie *(Revue Mabillon*, janv. 1924) *la pratique de la phlébotomie dans les cloîtres* (travail donné d'abord en conférence à la *Royal Society of Medecine* de Londres, le 17 octobre 1923). Ce n'est pas seulement dans les cloîtres que la saignée prophylactique a été en usage ; elle l'a été aussi dans le monde laïc, et particulièrement, semble-t-il, dans les classes sociales élevées. Mais comme c'est à propos des saignées de moines que les historiens pamphlétaires et les journalistes se sont livrés aux divagations les plus grotesques, c'est sur les cloîtres surtout qu'il nous sera intéressant d'exercer le droit de regard.

Les documents qui nous renseignent le mieux là-dessus sont les coutumiers des monastères. Les Règles proprement dites ne contiennent guère que des généralités (voyez par exemple la Règle de S. Augustin), tandis que les coutumiers nous initient au détail des observances de la vie courante des cloîtres. La grande Règle de l'Occident, celle de S. Benoît († 543), est muette sur la phlébotomie ; mais les coutumiers du moyen âge, bénédictins et autres, en réglementent l'usage, quelques-uns d'une manière assez détaillée.

Dans quel but ces saignées périodiques ? Le *De minutione sanguinis,* opuscule qui figure parmi les œuvres supposées de S. Bède (bénédictin, † 735), recommande de se faire ôter du sang entre le VIII des calendes d'avril (25 mars) et le VII des calendes de juin (26 mai), attendu que c'est la saison où le sang se développe dans l'organisme, *quia tunc sanguis augmentum habet.* Après le 26 mai, on ne recourra à cette opération qu'avec précaution, en tenant compte des « qualités du temps et du cours de la lune. »

L'Ecole de Salerne (école de moines, mère de toutes les Facultés de Médecine d'Europe : dès le XIe siècle, Salerne est désignée, sur ses sceaux et dans les inscriptions, sous le nom de *Civitas Hippocratica)* ne pouvait manquer de dire son mot sur la phlébotomie. Elle en célèbre copieusement les bienfaits, dans son *Flos medicinæ* ou *Regimen sanitatis Salernitanum,* en vers dignes d'une meilleure cause :

Spiritus uberior exit per phlebotomiam.
Spiritus ex potu vini mox multiplicatur,
Humorumque cibo damnum lente reparatur.
Lumina clarificat, sincerat phlebotomia,
Mentes et cerebrum, calidas facit esse medullas,
Viscera purgabit, stomachum ventremque coercet,
Puros dat sensus, dat somnum, tædia tollit,
Auditus, vocem, vires producit et auget.

. . . .

Exhilarat tristes, iratos placat, amantes
Ne sint amentes, phlebotomia facit.

Jacques Delechamps († vers 1587) dit, dans sa *Chirurgie françoise,* que la saignée a pour but d' « évacuer le sang redondant et superflu » :

« A ceux qui ne sont encor malades et pour se préserver de l'estre veulent estre saignez, le printemps est convenable. Quant a l'aage il ne faut point oster de sang jusque a 14 ans et ne faut point saigner après 60. »

Il n'est question, en tous ces textes, que de santé physique. A-t-on cru la saignée utile aussi pour l'hygiène de l'âme ? Gosse, prieur de l'abbaye d'Arrouaise en Artois (chanoines réguliers), à la fin du XVIIIe siècle, écrit :

A quoi bon ces saignées ? m'a-t-on demandé souvent. Plusieurs opinent qu'on les croyait capables d'aider à remplir le vœu le plus délicat de la religion. *Cette opinion n'est point fondée.* — Mais écoutons S. Bernard : « Deux choses, dit-il, encouragent à saigner. Quelquefois, c'est la qualité, quelquefois c'est la quantité du sang. L'abondance immodérée n'est pas moins nuisible que la corruption. » (S. Bern., *Sermo de div.*, 108, *De spirituali minutione sanguinis).* Il ne s'agit là que de santé. Je crois que ces fréquentes saignées et les bains avaient le même but... Observons que le défaut de linge et l'obligation presque universelle parmi les personnes religieuses de se coucher avec ses habits, d'un autre côté le maigre continuel, surtout le poisson salé, devaient beaucoup échauffer et altérer le sang. En fallait-il davantage pour donner lieu au système des institutions monastiques touchant la saignée ?

Un médecin de nos jours, le Dr L. Dubreuil-Chambardel *(Etudes sur la médecine en France du Xe au XIIe siècle : les médecins de l'Ouest de la France,* Paris 1914), est bien moins réservé que le moine du XVIIIe siècle et écrit intrépidement :

La présence d'un phlébotomiste dans une abbaye n'est pas pour étonner, quand on sait que nos bons moines et chanoines abusaient de ce procédé thérapeutique dans le double but de remédier à la crasse du sang, conséquence de la vie calme des cloîtres, et de lutter contre les tentations de la chair.

Quelle était la fréquence de la saignée chez les moines ?

Un synode de 816 et un capitulaire monastique du 10 juillet 817 défendent de déterminer à l'avance les temps de l'année où les moines pourront recourir à la phlébotomie : *Ut tempus phlebotomiæ certum non termínetur ; nisi quando necessitas exposcit concedatur.* Par là était écarté l'usage de la *minutio generalis,* ou *conventualis,* c.-à-d. l'usage de faire saigner une partie de la communauté à date fixe.

Mais ces décrets restrictifs semblent être assez vite tombés en désuétude. Nous avons bien quelques coutumiers (comme ceux de Cluny, XIe siècle, et de St-Bénigne de Dijon, XIIIe siècle) où il n'est pas question de temps spécialement fixé pour la minution. Mais ailleurs, et presque partout, il y a des minutions réglementaires, et à dates fixes.

Ainsi, dans les monastères bénédictins d'Allemagne, minution générale aux calendes de chaque mois, à moins qu'une fête importante ne vienne à tomber au début du mois : en ce cas, l'opération devra être avancée ou retardée. C'est en effet un principe qu'il faut éviter que le temps de la saignée coïncide avec les solennités liturgiques, avec les fêtes de douze leçons ou même avec certaines fêtes de trois leçons *(in qua missa in cappis celebretur),* comme aussi avec les jeûnes canoniques.

A St-Augustin de Cantorbéry, permission de se faire saigner seulement toutes les sept semaines ; à Ely (comté de Cambridge), toutes les six. A St-Jacques de Liège, cinq fois l'an : après Pâques, aux environs de la St-Jean, de la St-Gilles (1er sept.), de la St-Martin, et avant la Septuagésime. Dans la Congrégation bénédictine allemande de Bursfelde (Westphalie) (formée en 1430), *minutio generalis* quatre fois l'an (avant l'Avent et la Quinquagésime, après l'octave de Pâques et la St-Barthélemy). Chez les Camaldules (fondés 1012), trois fois l'an. Chez les Chartreux (fondés 1084), cinq fois l'an ; cinq fois aussi chez les Victorins ; six chez les Prémontrés ; quatre chez les Cisterciens (item, et aux mêmes dates, dans la Congrégation anglaise des Gilbertins, fondée 1146 par S. Gilbert de Sempringham, qui emprunta plusieurs de ses us à Cîteaux). Chez les Augustins de St-Gilles et St-André de Barnwell (comté de Cambridge), minution facultative, et qui ne pouvait être concédée que toutes les sept semaines (coutumier de 1295), et seulement à 3 ou 4 frères à la fois pour que le couvent ne fût jamais trop dégarni. Chez les chanoines réguliers de Windesheim (congrégation fondée en 1395 et dont fut Thomas a Kempis), cinq minutions générales par an pour les religieux de chœur et quatre pour les frères convers. Chez les Dominicains, quatre (après Noël, après Pâques, à la mi-été et en septembre).

La phlébotomie s'est pratiquée aussi bien dans les monastères de femmes que dans les monastères d'hommes. Dans les monastères doubles (comme Fontevrault, Sempringham), la fréquence est la même pour les deux sexes.

Comment se pratiquait l'opération ? Les religieux qui avaient obtenu la *licentia minuendi,* sortaient de l'église après l'évangile de la messe principale *(magna missa, missa major),* allaient au dortoir déposer leurs chaussures de jour *(diurnales)* et chausser des pantoufles ou chaussons *(nocturnales)* qu'ils gardaient durant les trois jours de repos qui suivaient l'opération. L'opération s'exécutait dans une officine dépendant de l'infirmerie (appelée *minutorium* ou *phlebotomaria)* ; l'opérateur était appelé *minutor, phlebotomator (minutrix* dans les monastères de femmes). On y préludait par une courte prière commençant par le verset *Deus in adjutorium meum intende ;* le patient se faisait chauffer le bras, on lui incisait la veine, et la plaie était bandée à l'aide de *fasciæ* ou *fasciolæ (ligaturæ, bendæ)* dont il s'était muni lui-même et qui étaient quelquefois de soie (spécialement quand elles étaient l'œuvre de religieuses qui les avaient préparées pour leurs amis).

Pour le premier jour on préparait à l'opéré de la sauge et du persil lavé dans de l'eau salée, et aussi, si la saison le permettait, des œufs à gober, *ova sorbilia.* Il était recommandé à l'infirmier d'entourer de tous les soins désirables les *minuti* pendant leurs trois jours de repos : « Que ceux-ci soient gais, joyeux, contents et souriants ; qu'ils se gardent d'échanger entre eux des mots aigres ou blessants ; qu'ils évitent aussi la bouffonnerie. » Ils avaient la liberté d'aller se promener dans les vignes et les jardins et de se distraire comme ils l'entendaient. On leur interdisait toutefois les jeux de dés et d'échecs comme ne convenant pas à des religieux.

On leur servait une nourriture plus abondante et plus choisie. Deux repas au lieu d'un ; trois, dans les monastères où les moines en faisaient deux. Les coutumiers énumèrent encore diverses faveurs gastronomiques dont ils bénéficiaient : la *misericordia,* la *pitancia,* le *generale* [1], deux ou trois plats différents, trois œufs le soir, ou cinq si le *minutus* est abbé supérieur ; presque partout du vin (2 pots de vin pour chaque saignée, lit-on dans un coutumier des Andelys) ; parfois aussi de la viande : les comptes d'Ely en 1388 mentionnent des viandes de bœuf, de mouton, de porc, de veau, des poulets, des chapons.

Etait-ce cette amélioration du régime qui favorisait le déliement des langues ? Les coutumiers insistent fort à prêcher le silence aux *minuti,* à interdire les conversations frivoles. Une chronique anglaise note qu' « en la saison de la saignée bien des moines se plaisaient à se dévoiler les uns aux autres leurs secrets les plus intimes. » C'est pour obvier à cette tendance qu'ici ou là le coutumier recommande d'adjoindre quelques anciens aux *minuti* plus jeunes.

Durant ces jours de confinement, lever plus tardif et dispense du chœur ; ils récitent l'office à part, mais la nuit, comme au chœur, avec cet allégement qu'ils n'ont pas à faire la chasse aux dor-

[1] « *Generale* appellamus quod singulis in singulis datur scutellis. *Pitancia,* quod in una scutella duobus, » dit Ulrich de Cluny.

meurs avec la lanterne sourde appelée *absconsa* ou *sconsa*, ainsi que cela se pratiquait au chœur. S'ils assistent au chapitre des coulpes et qu'ils soient condamnés à quelque châtiment corporel, l'exécution en est différée.

Aujourd'hui encore, en Suisse allemande, on emploie le mot *Lässe* au sens de « congé, vacances » : il y a ici évidemment un ressouvenir des jours de repos qui suivaient la saignée, opération qui se dit en allemand *Aderlass*.

Tout cela faisait bien des adoucissements en faveur des *minuti*. On comprend que des moines en aient abusé : ce n'était pas du tout par nécessité d'hygiène et encore moins par mortification que l'on demandait à se faire saigner. Lire ces lignes du coutumier de St-Augustin de Cantorbéry :

Item sunt aliqui qui in quadragesima et aliis temporibus anni nimis frequenter et sine necessitate faciunt se flubotomari *(sic)*, cum non indigeant, sed causa negligenciæ, solacii et subtraccione servicii hoc faciunt, et, ut possint bene cum cipho et dissolucionibus longo tempore vigilare et dormire. Talibus namque nolumus, cum petunt licenciam, negare, quia aliter possent dicere quod essemus causa infirmitatis eorum, si evenerit. Sed possumus prohibere talibus ne extra conventum pleubotomati *(sic)* sint, nisi de septem in septem septimanis.

Chez les femmes — y compris les religieuses, — c'était bien autre chose. On demandait à la saignée le secret des pâles couleurs, de couleurs tout au moins qui ne les fissent pas prendre pour des filles rustiques : abus contre lequel l'autorité ecclésiastique dut sévir dès avant la fin du VIII^e siècle. L'abus ne disparut pas, comme en témoignent ces distiques satiriques d'Alexandre Neckam († 1217) qui fut surnommé Alexandre Nequam, auteur d'un *De vita monachorum :*

Altera jejunat mense minuitque cruorem,
Ut prorsus quare palleat ipsa facit.
Nam quæ non pallet sibi rustica quæque videtur,
Hic decor, hic color est verus amantis, ait [1].

D'où le moyen âge avait-il pris cette coutume de la saignée périodique ? Très probablement des traditions médicales de l'antiquité, notamment des ouvrages de Galien (médecin de Marc-Aurèle et de ses successeurs jusqu'à Septime Sévère), de son *De curandi ratione per venæ sectionem*. Elle est mentionnée, comme on a vu plus haut, dans le *De minutione sanguinis* et l'*Horologium* attribués à S. Bède ; mais, de ce que nous n'avons pas de textes antérieurs, il n'y a pas à conclure qu'elle n'était pas connue auparavant. S. Isidore de Séville († 636) parle de la lancette à saigner, *phlebotomum,* encore qu'il ne dise rien de son usage dans la vie religieuse. S. Bède, dans son *Historia ecclesiastica gentis Anglorum,* raconte la guérison miraculeuse, par S. Jean de Beverley († 721), d'une religieuse qui s'était fait saigner un jour néfaste, et note que le Saint aurait cité à ce propos l'opinion de Théodore, archevêque de Cantorbéry († 690), d'après laquelle il était périlleux de se faire saigner le quatrième jour de la lune ; mais il n'est pas sûr que Bède ici parle d'une saignée périodique. Toujours est-il qu'au X^e siècle la saignée était universellement entrée dans les habitudes monastiques. On la voit ensuite perdre du terrain à partir du XV^e siècle. Au XVII^e siècle, et surtout au XVIII^e, les commentateurs de coutumes monastiques la considèrent comme à peu près tombée en désuétude.

[1] Réminiscence évidente du vers d'Ovide *(Ars amatoria,* I, 729) :

Palleat omnis amans : hic est color aptus amanti.

D'ailleurs, tel n'est point du tout l'idéal de beauté féminine qui prévalait au moyen âge, comme en témoignent les poésies de ce temps : « La face vermelette comme rose de pré... Ge te querrai une pucele, Clere comme rose novele... Euz (yeux) vairs, clair vis (visage) vermillet... »

II. — A Wembley (N.-O. de Londres), le 23 avril dernier, fête de S. Georges, a été ouverte par le roi George V l'*Exposition de l'Empire britannique (Etudes,* 5 et 20 juin, travail de M. François Théry ; *Revue des Deux Mondes,* 1^er juillet, travail de M. Antoine de Tarlé) ; et elle doit rester ouverte jusqu'en octobre. Ce n'est pas une improvisation que cette Exposition. L'idée première en a été lancée dès 1913. La guerre est survenue ; mais, dès l'armistice, le plan a été repris, et vient d'aboutir, avec l'aide et la coopération de tout l'Empire (deux Etats seuls exceptés, comme on va voir).

Le but poursuivi par les organisateurs est d'abord économique, cela va de soi ; et c'est ce point de vue qu'accentue surtout le discours inaugural du roi.

Mais but politique aussi : raffermir l'unité de l'Empire, menacée par les inévitables divergences d'intérêts, par l'antagonisme des races et des civilisations, par ce souffle surtout d'indépendance dont est agité tout le monde de l'Islam ; rendre au peuple anglais sa confiance en lui-même et dans ses destinées ; graver dans les yeux, dans le cœur des millions de visiteurs de l'Exposition l'impression profonde, indélébile, de la puissance, de la richesse, des possibilités indéfinies de développement que renferme l'Empire [1], montrer la Grande-Bretagne, aux yeux du monde entier, sous un visage pacifique, et convaincre l'opinion universelle que la *Pax Britannica,* telle qu'elle l'a fait régner sur le quart du globe habité et sur les grandes routes de la mer, est un bienfait pour la civilisation, pour l'humanité tout entière [2].

[1] On n'y a pas oublié la religion : Anglicans et sectes dissidentes y ont eu, dès le premier jour, leurs pavillons ; et le 25 mai un office religieux d'action de grâces a été célébré à Wembley devant le roi et la reine et plus de 100.000 assistants. On n'avait oublié que la religion catholique, qui pourtant compte parmi les sujets du roi 15 millions de ses enfants. Sur la réclamation de Mgr Ross, Directeur de l'Association de la Propagation de la Foi, et avec le consentement des autorités publiques, la construction à Wembley d'un oratoire dédié aux SS. Apôtres Pierre et Paul a été décidée, et le Saint-Sacrement y sera conservé. *(Nouvelles Religieuses,* 15 juillet et 15 août).

[2] Sur l'évolution politique de l'Angleterre depuis cent ans, vient de paraître un remarquable précis, **L'Angleterre au XIX^e siècle**, par Léon Cahen, professeur aux lycées Condorcet et Fénelon (in-16 de 204 p., 6 f., Paris, collection Armand Colin). Trois parties : 1° *La ruine de la vieille Angleterre* à la suite de la crise de 1815-1820 et de la prévalence de l'industrie sur l'agriculture à partir de 1820 ; — 2° *L'Angleterre libre-échangiste :* de Richard Cobden et Robert Peel à Disraeli et Gladstone ; — 3° *L'Angleterre démocratique.* Ce sont des questions qui n'avaient pas encore été exposées en français avec cette clarté et cette précision. M. Cahen explique le présent par le passé ; il excelle à mettre en lumière ce que Filon appelait « le fil intérieur » de l'histoire britannique. C'est dans l'histoire d'un siècle qu'il nous invite à chercher l'intelligence

Une Exposition bien préparée est toujours une réussite. De tous les points du globe les Dominions et colonies ont répondu à l'appel de la métropole, avec le souci marqué de donner à l'Exposition une valeur éducative exceptionnelle, de mettre le public en contact non seulement avec les articles finis, mais avec les méthodes, les instruments de travail, les procédés de la technique et de la production modernes. On parcourt successivement les pavillons de l'Australie : tout un monde : une carte murale avertit qu'elle contiendrait 25 fois l'Angleterre : celui des Dominions dont la fidélité à l'Empire semble le plus solidement assurée (un Français remarquera surtout, à la section viticole, les nombreux produits exposés sous des noms qui nous sont familiers : Australian Burgundy, Chablis, Champagne, Frontignan, Muscat, Moselle, Tokay australiens ; l'Australie, dont la production atteint 450.000 hl. par an, voudrait devenir le grand fournisseur de vins de la métropole ; la métropole viendra longtemps encore se fournir en France) ; — pavillons de Nouvelle-Zélande, la grande ferme à beurre de l'Empire ; — du Canada, qui dans douze ans produira 363 millions d'hectolitres de blé ; on regrette à ce pavillon certaines omissions concernant le Canada français (pas de trace de la plus importante des Universités canadiennes, l'Université Laval : les deux Universités Laval de Québec et de Montréal comptent en tout 7.000 étudiants) ; — de l'Est-Africain (ex-allemand), du Soudan et de quelques îles de l'Océan Indien, de l'Ouest-Africain, de l'Union Sud-Africaine (200.000 tonnes de sucre en 1923), de Ceylan (plus de 81 millions de kilos de thé exportés en 1923), de Hong-Kong, de la Jamaïque, de la Guyane britannique, de Terre-Neuve, des Fidji, de l'Inde et de la Birmanie, de Malte, de Chypre, de la Palestine, etc. ; les deux énormes palais de la Mécanique et de l'Industrie ; au centre, le pavillon du Gouvernement britannique, où, dans les différentes salles, chacun des ministères ou des services gouvernementaux expose les statistiques et les graphiques en couleur qui concernent son fonctionnement, avec des inscriptions en lettres d'or au haut des murs : souligner au passage celle-ci, signée Herbert Spencer : « Etre une nation de bons animaux est la première condition de la prospérité nationale. »

Les deux seuls Etats qui brillent par leur absence sont l'Etat libre d'Irlande et le royaume d'Egypte, tous deux jadis anglais et que l'Angleterre voudrait continuer à tenir rattachés à la métropole par quelque lien, si ténu soit-il.

de la crise actuelle qui fait surgir devant nous une Grande-Bretagne démocratique, presque révolutionnaire : établissement du suffrage presque universel par le *Reform Act* de 1918 (seuls sont exclus du droit de suffrage ceux qui occupent un logement garni), fixation de l'âge électoral à 21 ans pour les hommes et 30 ans pour les femmes, abaissement à 6 mois du domicile obligatoire, principe de la circonscription uninominale partout (sauf dans quelques cas particuliers, comme Londres et les Universités), etc. Entre le vieux parti conservateur et le *Labour party*, le parti libéral ne peut plus guère avoir qu'une existence précaire ; et l'on prévoit que la vieille machine parlementaire, faite pour deux groupes contraires, ne peut plus fonctionner normalement.

L'Etat libre d'Irlande, c.-à-d. la plus grande partie de l'île : 26 comtés sur 32, les 6 comtés du N.-E formant l'Ulster protestant. Dans l'Irlande catholique, il y a, comme on sait, guerre intestine entre les sinn-feiners et les partisans de l'Etat libre. Mais ce n'est guère sur la question de l'union avec l'Angleterre que porte le différend : les uns et les autres sont généralement d'accord pour désirer l'indépendance complète, et ne se séparent que sur le point de l'opportunité. Pour les uns comme pour les autres, la formule de compromis signée avec l'Angleterre n'est qu'un compromis. Les signataires ont voulu sauver de la misère et des vexations de toutes sortes leur peuple, la population des campagnes surtout, livrée sans défense et sans contrôle aux raids militaires. Lloyd George les avait menacés de déchaîner à nouveau sur le pays les *black and tans* [1], de sinistre mémoire, si le traité n'était pas signé : c'est ce qu'ils ont voulu épargner à tout prix à leurs compatriotes. Mais aucun Irlandais catholique n'admettra comme une chose définitive la division de l'île, que le traité a instituée, et les conséquences de cette division, c.-à-d. l'oppression des minorités catholiques (notamment dans la question des écoles) par les Orangistes de l'Ulster. Et il y a bien d'autres sujets de friction entre l'Etat libre et la Grande-Bretagne, surtout la question des frontières de l'Ulster : le traité prévoit la nomination d'un commissaire par chacun des deux gouvernements d'Irlande (Dublin et Belfast), ainsi que d'un président par le gouvernement britannique. Or, jusqu'ici l'Ulster s'est refusé à nommer son commissaire. C'est que l'Ulster prétend que le traité n'a en vue que des rectifications de frontières sans importance, tandis que l'Etat libre veut un plébiscite dans les deux comtés de Fermanagh et de Tyrone, en majorité favorables à l'Irlande du Sud et qui n'ont été inclus dans l'Ulster que par la volonté du Parlement anglais (en 1920), et non de leur propre gré. Et les gens de l'Etat libre escomptent que, si l'Ulster était ainsi réduit par le plébiscite à quatre comtés seulement, ce diminutif d'Etat pourrait être amené finalement à négocier son union avec le reste de l'île.

L'impression que m'a produite ce que j'ai pu voir de l'Irlande, écrit le P. Théry, est celle d'un pays qui tombe en ruines. Dublin est plein de mendiants et de gens en guenilles ; des quartiers entiers semblent mourir de décrépitude. Dans le centre de l'île, on rencontre à tous moments les murs d'anciennes chaumières abandonnées, — peut-être un souvenir des évictions ; par endroits le nombre de ces foyers désertés semble excéder ceux qui vivent encore. Pour compléter le tableau : un grand nombre de ponts de pierre ont été détruits ou fortement endommagés à la dynamite, lors des troubles récents ; et de-ci de-là on aperçoit de la route, au milieu d'immenses parcs laissés sans entretien, les murs noircis d'un château détruit par l'incendie : c'était la résidence de quelque landlord anglais à la-

[1] Surnom donné par les Irlandais au corps spécial de gendarmerie anglaise dans leur pays, à cause de leur uniforme noir et de leurs buffleteries de cuir fauve. C'est à cette troupe, beaucoup plus qu'aux soldats de l'armée régulière, qu'il faut attribuer les excès commis durant l'occupation militaire anglaise.

quelle les paysans des environs ont mis le feu. L'acte du Parlement anglais, établissant deux Etats séparés en Irlande (1920), avait établi provisoirement la quote-part de l'Irlande du Sud dans les dépenses de l'Empire à 10.080.000 livres. La capacité de taxation de l'Irlande entière avait été estimée à 1/20 de celle du Royaume-Uni. La dette totale de l'Angleterre étant 7 milliards et demi de livres, la quote-part de l'Irlande était donc de 375 millions de livres et le service de cette dette demandait environ 18 millions de livres, dont 44 % devaient être payés par l'Ulster et 56 % par l'Irlande du Sud. Les Anglais se plaignent amèrement, de leur côté, de n'avoir pu jusqu'ici recouvrer ces sommes de la part de l'Irlande du Sud.

Quant à l'Egypte, dès avant la guerre le nombre ne cessait de croître d'indigènes instruits (médecins, avocats, ingénieurs, journalistes) qui ne rêvaient que d'arracher leur pays à la sujétion anglaise et attisaient chez les fellahs la haine de l'étranger. Pendant la guerre, ce fut le régime de la compression. Après la guerre, on négocia, sans succès. Finalement, lord Curzon lança son ultimatum du 10 novembre 1921, inacceptable pour l'Egypte et qui mit le pays au régime de la loi martiale et de l'arbitraire britannique. Zagloul pacha, l'homme à qui l'Egypte doit d'avoir pris conscience de sa force, fierté de son histoire, foi en ses destinées, fut invité (décembre 1921) à quitter le Caire et à cesser de s'occuper de politique : sur son refus, il fut arrêté et déporté (avec trois de ses amis politiques) d'abord à Aden, puis à Mahé des Seychelles.

Cette arrestation est le signal d'une effervescence énorme : manifestations anti-anglaises, protestations de nombreuses corporations, grèves d'étudiants et d'écoliers, grèves de ministres ; le ministère démissionne, et impossible au Sultan de trouver des collaborateurs pour assurer l'expédition des affaires. L'Angleterre recourt à la manière forte, suspension de journaux, emprisonnements multipliés ; mais l'Egypte aussi : nombre d'Anglais sont l'objet d'attentats, et jamais la police n'en découvre les auteurs.

Après trois mois de ce régime, le maréchal Allenby part pour Londres et fait octroyer la fameuse *Déclaration à l'Egypte* du 28 février 1922, assez belle sur le papier : l'Angleterre y proclame que son protectorat a pris fin et que le pays des Pharaons devient « Etat souverain et indépendant. » En conséquence, le Sultan prend le titre de roi, les agences diplomatiques qui représentaient les puissances étrangères au Caire deviennent des légations. Mais c'est à peu près tout : le vicomte Allenby est toujours haut commissaire britannique avec les mêmes pouvoirs; les soldats anglais occupent les mêmes camps et garnisons; la loi martiale reste en vigueur, sous prétexte que son abrogation reste subordonnée à la promulgation d'un *Act* d'indemnité. Or, pour une loi, il faut un gouvernement, un Parlement, donc une Constitution; et celle-ci ne pourra être signée par le roi Fouad Ier que le 19 avril 1923. Et ce qui vaut mieux encore, c'est que la promulgation de la Constitution coïncide avec la libération de Zagloul, suivie de sa rentrée triomphale au Caire et de son installation à la tête du ministère. On peut dire que l'Egypte est désormais virtuellement indépendante, au moins dans son administration intérieure.

Il reste la question du Soudan, qui est la grosse pierre d'achoppement à un accord solide. Le Soudan Egyptien, c'est la vallée du Haut-Nil. Qui tient le Haut-Nil et les barrages est maître de régler à son gré le débit de l'eau fécondante dans la moyenne Egypte et le Delta, maître donc de l'agriculture égyptienne, maître d'affamer l'Egypte. Or, le Soudan est aux mains de l'Angleterre. Conquis en 1820 par l'Egypte (que gouvernait alors Mehemet Ali), insurgé depuis à plusieurs reprises, et non toujours sans succès, perdu complètement en 1885 à la suite de la prise de Khartoum par le Mahdi et de la mort de Gordon, il fut reconquis en 1896-1898 par Kitchener. Cette victoire de Kitchener marque l'écrasement définitif du mahdisme; le Soudan égyptien n'a désormais plus causé d'inquiétude ni de difficulté. Seulement voici la difficulté énorme qui surgit aujourd'hui : c'est que l'Angleterre, tout en octroyant l'indépendance à l'Egypte, prétend garder pour elle-même le Soudan. L'Egypte allègue que la campagne décisive de 1896-98 a été en grande partie financée par le budget égyptien; l'Angleterre, bonne apôtre, riposte que l'évacuation qu'on lui demande ramènerait sous peu l'anarchie d'antan. Mais, au-dessus de toutes ces discussions juridiques, il y a ce fait inéluctable : c'est que la possession du Soudan est pour l'Egypte une question de sécurité absolue, une question de vie ou de mort. D'où l'émotion qui s'est emparée de l'Egypte à la nouvelle que l'Angleterre (27 juin de cette année) lui opposait un refus définitif, confirmé par l'échec des négociations de cet été (dépêche de Macdonal à Allenby, 7 octob.).

Une question toujours pendante, et qui fait l'objet des réclamations ardentes des chefs nationalistes, c'est la suppression complète de tout contrôle étranger sur les relations de leur pays avec l'extérieur. Ceci sera difficile aussi à obtenir [1].

[1] Voir, sur cette question et sur celles dont on va parler, R. Lambelin, *L'Egypte et l'Angleterre*, Paris 1922, B. Grasset; — du même, *Le Conflit anglo-égyptien, Revue hebdom.*, 19 mai 1923 ; — Roger Labonne, *La France et la Turquie, Correspondant,* 10 mai 1923 ; — du même, *L'Islam et les troupes noires*, et *Lausanne et la question turque, Revue de Paris* du 1er avril 1923 et du 15 juin 1924 ; — L. Dumont-Wilden, *La France en Syrie, Revue Bleue,* 21 juin 1924 ; — et dejà *Amt* 1924, p. 245-8 ; 1923, p. 529-536 ; 1921, p. 721-735.

Un livre avait paru en Angleterre, il y a trois ans, qui annonçait à l'avance la victoire des Turcs en Anatolie et qui fit immense sensation en pays de langue anglaise quand l'événement lui eut donné raison : *The New World of Islam,* par Lothrop Stoddard. Il a été traduit l'an dernier en français par Abel Doysié, *Le nouveau monde de l'Islam,* in-8 de 326 p., avec carte, 10 f., Paris, Payot. C'est un exposé extrêmement remarquable des causes et de l'esprit de la formidable révolution qui prétend placer le monde de l'Islam et ses 250 millions d'êtres humains sur le pied d'égalité avec le monde occidental. Pourquoi le déclin et la chute de l'ancien monde de l'Islam ? Pourquoi et comment la renaissance musulmane, le panislamisme, le nationalisme oriental ? Etude des conséquences de la guerre russo-japonaise, première victoire moderne d'un peuple jaune sur les blancs ; conséquences de la Grande Guerre, qui a permis à des millions d'Orientaux de voir l'Occident de près et d'en mesurer les faiblesses... Bienfaits de l'impérialisme anglais au XIXe siècle; ses périls au XXe ; différences entre la solidarité panislamique et les divers nationalismes européens, etc. Il y a là une plénitude de vues parfois heurtantes, mais pénétrantes toujours et suggestives ; et, à mesure qu'on en suit les pages, on ne trouve pas exagéré le mot de lord Northcliffe jugeant ce livre nécessaire à qui veut se faire une idée de ce que sera le monde vers 1950.

Car il y a Suez, la grande voie d'eau internationale qui par la Méditerranée relie l'Occident à l'Asie, l'Angleterre à l'Inde. L'Angleterre a fait du contrôle incontesté de la Méditerranée un principe intangible, un axiome premier et indiscuté de la politique impériale [1]. Mais de quoi lui servirait la maîtrise de la Méditerranée si sa mainmise sur le canal de Suez était menacée? Or cette mainmise va être mise en péril certainement, et à bref délai, par l'indépendance égyptienne. Il y a bien, pour les Indes, la voie de terre, puisqu'il est prouvé depuis quelques mois que l'on peut franchir rapidement, en auto, et sans difficulté sérieuse, les 800 kilomètres qui séparent Bagdad de Damas; et c'est une voie qui réduit de moitié la durée du trafic de Londres à Bombay. Mais de cette voie la France installée en Syrie est maîtresse. Il y a la route aérienne encore, qui met Paris à 74 heures de vol de Bombay. Mais c'est nécessairement par Beyrouth et Damas, par territoire soumis à l'influence française, que passeront les avions qui iront d'Europe aux Indes et en Chine.

Et voici qu'en Méditerranée même la suprématie de l'Angleterre apparaît sérieusement menacée. La France et l'Italie sont au nombre des puissances victorieuses de la grande guerre; et comme la Prusse désarmée n'est plus là pour former contrepoids, elles peuvent céder à la tentation de poursuivre en Méditerranée une politique indépendante: l'occupation de Corfou par les Italiens en septembre 1923 a été ressentie par l'Angleterre comme une menace l'atteignant directement, d'autant que, pour comble de malheur, cette Angleterre n'est plus rien à Constantinople, qu'elle a dû évacuer après le désastre grec.

Irlande, Egypte, Constantinople, Lausanne, embarras en Méditerranée, la diplomatie britannique a connu depuis quatre ou cinq ans toute une série noire ou grise d'échecs d'où le prestige de l'Empire n'est pas sorti fort reluisant. Les esprits optimistes comptent un peu sur l'Exposition de Wembley pour le redorer... Il y a encore eu, ce printemps, la question de Singapore, aussi vitale que celles de Suez et de la Méditerranée. Singapore, à l'extrême pointe sud du monde asiatique, à l'issue du détroit (Malacca) qui sépare l'Asie de Sumatra, est un port fondé voici plus d'un siècle et dont la position, à la bifurcation des routes maritimes qui d'Inde ou d'Europe se dirigent vers l'Extrême-Orient et vers les îles Océaniennes, Singapore permet à qui le possède de s'assurer la maîtrise des mers orientales. Aussi le précédent gouvernement anglais avait-il décidé d'y établir une base navale de tout premier ordre (comparable à Malte en Méditerranée) pour sa flotte d'Extrême-Orient: projet qui donnait à l'Angleterre un pouvoir de regard et d'intervention dans les affaires de Chine, avec, comme résultat, l'éviction partielle ou même totale de toute autre influence étrangère, à commencer par le Japon. Aussi, quand le *Labour Government* a annoncé en mars son intention d'abandonner le projet de Singapore (soi-disant par raison d'économie), ce fut fort bien vu chez les amis de la bonne entente internationale (et le Japon en a témoigné à l'Angleterre sa satisfaction); mais, au point de vue de la politique traditionnelle anglaise, ce fut bien moins apprécié.

III. — L'Egypte au surplus n'est qu'un coin du vaste monde musulman; et c'est dans le monde musulman tout entier que la fermentation est grande. A côté de l'Egypte, il y a la Cyrénaïque italienne, insurgée contre la métropole. A l'autre extrémité de l'Afrique du Nord, ce sont les Riffains contre l'Espagne. L'Inde, pour le moment, est désarmée; mais ce n'est pas de longtemps que les Indiens, à quelque race et à quelque religion qu'ils appartiennent, oublieront la sauvagerie de la répression anglaise, la mise en action des mitrailleuses faisant des centaines de victimes dans une foule désarmée, les traitements ignominieux infligés sans jugement aux indigènes voici trois ou quatre ans, à Amritsar: brutalités qui ont soulevé l'opinion publique, même en Angleterre. Chez nous, dans nos possessions islamiques, le calme semble régner; mais ce n'est qu'une apparence à laquelle nul ne se fie; personne ne serait surpris si l'incendie venait demain nous atteindre à notre tour, et tout le monde sait surtout qu'en cas de nouvelle guerre européenne il ne faudrait plus escompter une réédition du mouvement de loyalisme fidèle qui a amené à nos côtés nos sujets musulmans en 1914. L'attention passionnée avec laquelle le monde musulman suit le zèle de ses coreligionnaires d'Asie à secouer la tutelle occidentale est un indice éloquent: le succès d'un peuple musulman sur un Etat européen ne manque jamais d'appeler une réaction dans les régions même les plus éloignées du théâtre de la lutte. Les moindres symptômes d'effervescence en Cyrénaïque, en Tunisie, en Syrie, aux Indes anglaises, sont toujours scrupuleusement notés par la presse turque et au besoin largement exagérés.

Songez un peu au spectacle paradoxal qui s'est déroulé à Lausanne du 21 novembre 1922 au 24 juillet 1923! Imaginez l'extase grisée de fatalisme qui a dû s'emparer de l'âme du général Ismet pacha, le plénipotentiaire ottoman, devant ce phénomène inouï: lui, le délégué d'une puissance infime, vaincue en 1913 par les Balkaniques et en 1918 par les Alliés, d'une Turquie amputée de l'Arabie, de la Palestine, de la Syrie, de la Mésopotamie, de ses provinces balkaniques, de l'autorité spirituelle que lui valait le prestige khalifal, d'une Turquie réduite à n'être plus qu'un modeste Etat de 9 mil-

[1] *Illustraded Review*, oct. 1923: « La Méditerranée est pour la Grande-Bretagne, en premier lieu, la grand'route reliant ce pays avec son Empire des Indes; elle signifie la domination économique qui est liée au commerce de l'Europe avec l'Orient. En second lieu, elle est la route par où les matériaux *nécessaires à la vie anglaise* — matériaux sans lesquels la vie anglaise s'effondrerait — atteignent nos rivages.

« C'est la seconde de ces considérations, plus encore que la première, qui fait de la domination de la Grande-Bretagne en Méditerranée un point de suprême et décisive importance. De la maîtrise britannique sur la Méditerranée dépend la vie de la Grande-Bretagne non seulement comme grande puissance, mais comme nation de plus de 40 millions d'hommes qui doivent vivre. »

lions d'habitants, « un Portugal très pauvre, très las, très primitif, » — il tient tête victorieusement, à Lausanne, aux représentants de la plus formidable coalition militaire qui fut jamais formée sous les cieux du vieux monde. En toutes questions son avis prévaut; sinon, un simple froncement de sourcils, joint à la menace de reprendre le chemin d'Angora, et les fantômes de résistance s'évanouissent aussi vite que les brouillards légers de la Propontide un soir d'été. Quel autre qu'Allah eût pu imaginer en octobre 1918 pareil événement! et comme tout cela doit ravir d'aise une âme d'Oriental mystique et de musulman fataliste !

Ismet se rappelle 1913. La Turquie, défaite par la coalition des quatre Etats balkaniques (Bulgarie, Grèce, Montenegro, Serbie, la petite Serbie de ce temps-là), est amputée de ses provinces d'Europe. Constantinople entend le canon des coalisés gronder aux lignes de Tchataldja. Mais, comme à la journée de Bedr, où Mahomet défit (en 624) les Koreïschites, des anges veillent sur les croyants. La discorde surgit au camp ennemi, Ferdinand trahit ses alliés, et, à la faveur du désordre, Andrinople la sainte est récupérée.

Ismet évoque 1914 et la guerre européenne. En dépit de sa faiblesse, la Turquie peut encore entrer en lice. Quatre années durant, elle équipe des armées, elle combat sur quatre fronts, aux Dardanelles, au Caucase, en Mésopotamie, en Palestine, jusqu'à ce qu'à bout de force elle s'effondre en octobre 1918 (armistice de Moudros, capitulation sans conditions, 31 octobre). Du moins, avant de tomber, elle a aidé à jeter bas son ennemi héréditaire : la fermeture des Détroits, en emprisonnant l'ours moscovite, a permis à l'anesthésie bolcheviste de produire son plein effet. La Turquie goûte la satisfaction d'avoir vendu chèrement son existence, et ne songe pas à se relever.

Les Alliés occupent Constantinople et sa banlieue. Ils tiennent les voies ferrées d'Asie; ils assurent les services publics, dirigent les finances, contrôlent les arsenaux. Les Anglais sont à Mossoul, les Italiens à Koniah, les Grecs à Smyrne, les Français à Adana. Nouvelle Pologne, l'Anatolie est dépecée en trois zones économiques, terrains de chasse réservés aux nemrods industriels de Londres, de Rome et de Paris. Des cartes en couleurs indiquent le lot de chacun. De l'ancienne Asie Mineure turque, il ne subsiste qu'un seul espace blanc, en bordure du Pont-Euxin : la part réservée à l'ours moscovite quand l'appétit lui reviendra avec les forces. Les débris de l'Empire de Soliman le Magnifique ne sont plus qu'un vaste champ d'entreprises où s'entrechoquent les rivalités des grandes firmes mondiales.

Soudain, la nation épuisée se redresse; la Turquie se métamorphose, et se métamorphose en même temps l'attitude des Alliés. Quelle justification, aux yeux d'Ismet, du dogme fondamental de la morale turque, du dogme qui fut musulman avant d'être bismarckien, que la force est tout ! Les Alliés, les vainqueurs d'hier, n'ont plus d'égards que pour la force. Aux audacieux qui se défendent les armes à la main, tout est permis. Malheur aux faibles qui ne savent pas s'insurger ! A mesure que la Turquie équipe ses réguliers et bachibouzouks, et foule aux pieds l'armistice de Moudros, l'Europe se sent pénétrée d'une indulgence croissante, et ses sanctions s'édulcorent. Avant 1914, pour un incident bénin, une créance en retard, la plainte d'une maison de commerce, l'Occident est tout de suite à mobiliser une flotte, à rédiger un ultimatum ; en 1878, il découpe l'Empire Ottoman suivant le puzzle de ses fantaisies ; en 1897, il le prive du fruit de ses victoires en Thessalie ; en 1913, il l'abandonne aux convoitises balkaniques, tandis que maintenant, devant Angora qui mobilise, il ne songe qu'à excuser ses rebuffades et à rechercher son amitié.

L'Amérique, qui avait promis son concours dans la question arménienne, est la première à lâcher pied ; elle se désintéresse d'une affaire embrouillée où les bénéfices apparaissent incertains. Puis l'Europe abandonne aux attaques des Russes et des Turcs les républiques caucasiennes dont elle a reconnu l'existence « de fait » six mois plus tôt. Elle réagit à peine lorsque Angora, qui a partie liée avec Moscou, attaque ouvertement ses soldats depuis les frontières de l'Irak jusqu'aux plaines de Cilicie : avant même le commencement des hostilités, les Italiens évacuent Koniah et Adalia ; les Anglais, après de durs combats, abandonnent la Caspienne, Rewanduz et le pays Kurde ; les Français laissent Aïntab, Bozanti et Marach.

Enfin, les Alliés, qui ont aidé au débarquement de Smyrne et préparé les premières offensives de l'armée hellénique, les Alliés, en présence du conflit gréco-turc, font une déclaration de neutralité. Bien mieux, une partie de leur presse applaudit bruyamment quand les Kemalistes reprennent Smyrne et jettent les Grecs à la mer. Angora va devenir, à Lausanne, une sorte d'arbitre de la paix et de la guerre. On sollicite ses bonnes grâces, on épie ses sourires, on tremble à ses menaces. 1918-1923 : Moudros, Lausanne ! Ismet n'a qu'à évoquer ces deux dates pour voir que l'Orient est décidément toujours le pays du merveilleux et des mille et une nuits.

La cause de tout cela ? Ismet la connaît bien. C'est toujours la même, depuis cinq cents ans, depuis que Mahomet II est entré à Constantinople, depuis bien avant, depuis toujours, depuis que l'Occident est entré en lice contre l'Islam : c'est que la discorde règne au camp des « infidèles. » Voilà pourquoi les croisades ont échoué, pourquoi ont échoué les efforts, d'une prodigieuse persévérance, des Papes, de tous les Papes, des Papes d'Avignon et des Papes de la Renaissance, des Papes du temps de la Réforme et des Papes du siècle de Louis XIV, pour réveiller en Occident l'esprit croisé. C'est la discorde qui a paralysé l'Europe chrétienne, qui a permis aux armées turques de conquérir Budapest (ville turque durant près d'un siècle et demi) et d'arriver aux portes de Vienne; et c'est cette discorde

toujours qui fait des Kemalistes, à Lausanne, les maîtres de l'heure, maîtres d'user envers l'Occident des procédés d'intimidation dont c'est la Turquie jadis qui était la victime. La France récrimine contre l'Angleterre, l'Angleterre contre la France, l'Italie contre tout le monde. Impossible à un seul des Alliés d'hier de faire mine d'énergie sans soulever contre lui un concert de jalousies. Combien il eût été facile de renverser les rôles et d'intimider la Turquie, on l'a vu cependant par l'affaire des indemnités grecques en mai 1923.

Il y avait des mois que la presse d'Angora faisait miroiter aux yeux de son public le versement prochain par la Grèce d'une fabuleuse indemnité de guerre : des milliards de drachmes allaient permettre de renflouer le trésor... Mais Athènes faisait la sourde oreille, et estimait que les dégâts formidablement exagérés qu'avaient causés les divisions grecques en Asie Mineure, se trouvaient bien compensés par l'incendie de Smyrne et l'entretien journalier d'un million de réfugiés chrétiens... Comment dénouer le différend ? Les deux partis faisaient montre de la même intransigeance. Dans la coulisse, on conseilla prudemment à la Grèce de céder. Sinon, c'était le spectre de la guerre évoqué de nouveau par les délégués kemalistes.

Mais, en psychologue mieux averti des choses d'Orient, le gouvernement venizeliste ne se laisse pas émouvoir pour si peu ; il offre comme solde de tout compte la ville de Karagatch, et comme Ismet pacha fait mine de ne pas comprendre, froidement il mobilise.

L'armée hellénique réorganisée depuis le départ de Constantin comptait alors en Thrace une centaine de mille hommes suffisamment équipés et entraînés. Le moral était bon. Le soldat grec est excellent quand le moral est bon. Une campagne en Thrace, avec Sainte-Sophie à l'horizon, lui parle autrement au cœur que cette guerre d'Anatolie qui menaçait de s'éterniser dans de lointains déserts. Encore même en Anatolie, s'est-il bien battu trois ans durant à Eski-Chéir, Brousse, Kutahia et même sur le Sakaria ; il n'a lâché pied qu'en septembre 1922, quand il s'est rendu compte de l'impopularité de sa cause en Europe. Ismet le sait mieux que personne : la victoire turque d'Afioun-Karahissar fut beaucoup moins le résultat d'un plan de guerre bien conçu que d'une campagne de presse savamment organisée.

Ismet sait que cette fois la partie se présente autrement. Face à face sur les bords de la Maritza, il y a une dizaine de divisions hellènes bien outillées et, du côté turc, quelques bataillons de réguliers et bachibouzouks démunis de matériel et affaiblis par les désertions. Ismet affiche l'assurance, mais il n'est rien moins que rassuré : des échanges de télégrammes se poursuivent, des chefs militaires viennent d'Angora s'assurer de l'état des lignes de Tchataldja qui couvrent la capitale. En même temps la diplomatie kemaliste agit. Elle représente aux chancelleries les dangers de l'imprudence grecque. L'Europe s'émeut, les avertissements pleuvent à Athènes ; et ceux mêmes des Alliés qui sont les plus ardents à réprouver les moyens de pression contre Angora, préconisent maintenant avec instance les mesures énergiques contre la Grèce : blocus du Pirée, interdiction des Détroits à la flotte hellène, facilités à accorder aux troupes turques pour le passage du Bosphore, etc... Finalement, on envoie une manière d'ultimatum au colonel Plastiras.

Par bonheur, la note arrive en retard. Quand Lausanne en apprend la nouvelle, tout est aplani, le baromètre est au beau fixe en Thrace comme en Asie Mineure. L'effet de la manœuvre grecque a été instantané ; les fantômes belliqueux se sont évanouis aussi vite devant la mobilisation hellène que l'année précédente devant les barbelés de Tchanak. La Turquie a cédé sans fausse honte (26 mai). Venizelos, qui de Londres avait dirigé la manœuvre, n'avait eu qu'à se rappeler une vérité première, un vieil adage si simple que son seul énoncé paraît aujourd'hui démodé : il s'était préparé à la guerre, et tout de suite il avait obtenu la paix.

La leçon grecque n'est pas comprise des Alliés. Londres et Paris s'entêtent dans leurs mésintelligences ; et le fruit en est qu'on finit par souscrire aux ultimes exigences d'Angora (24 juillet).

10 août 1920, 24 juillet 1923 : traité de Sèvres, traité de Lausanne... A Lausanne, la Turquie reprend pied en Europe, d'où Sèvres l'avait expulsée : ses frontières sont reportées des lignes de Tchataldja aux rives de la Maritza, et avec la Thrace orientale elle récupère Smyrne et les îles d'Imbros et de Ténédos qui commandent l'entrée des Dardanelles. Il n'est plus question, à Lausanne, ni de l'Arménie, ni du Kurdistan, ni de l'Assyro-Chaldée, ces petits Etats rétablis à Sèvres et qui escomptaient patiemment l'autonomie promise. Même silence de bon aloi au sujet des territoires caucasiens de Kars et d'Ardahan, qu'Angora s'est annexés en vertu du traité de Brest-Litowsk. — Quant aux Détroits, au lieu de la formule concise de Sèvres : ouverture en tous temps et à tous navires, c'est une série de règles complexes et embrouillées où la chinoiserie touranienne se mêle à la méfiance byzantine : on prévoit le temps de paix et le temps de guerre, l'hypothèse d'une Turquie neutre et d'une Turquie belligérante, le cas de flottes amies et de flottes suspectes, etc. — Aucune clause n'est maintenue au sujet du sort des minorités. Les capitulations sont abrogées sans régime transitoire. Les étrangers sont soumis à toutes les lois turques. On leur interdit les professions libérales ; on les avertit qu'ils peuvent être expulsés pour des motifs de « sûreté » intérieure. Pas un mot des écoles. — Enfin la Turquie reconquiert sa pleine indépendance financière ; elle est libre de disposer de toutes ses ressources, de décupler ses droits de douane si cela lui agrée, de payer ses créanciers dans la monnaie qui lui convient : la France a bataillé des mois à Lausanne pour obtenir le paiement en or des coupons de la Dette ; elle devra se

contenter de papier. Toutes les hypothèques militaires sont levées. Plus d'article concernant la limitation des forces de terre et de mer.

Au lendemain des signatures de Lausanne, la crise de chauvinisme xénophobe est à l'état aigu. On moleste les Français, on les expulse et les exproprie ; on favorise l'agitation insurrectionnelle musulmane en Cyrénaïque, en Tunisie, en Inde. On n'a d'égards que pour l'Allemagne et ses alliés de Bulgarie et de Hongrie. Commerçants et industriels allemands accourent à rangs pressés et prennent la place des Français. La main de l'Allemagne est partout. C'est l'Allemagne qui oriente Angora contre l'Occident, alors que Moustapha Kemal, s'il avait la moindre étoffe d'un homme d'Etat, verrait des intérêts tout autrement vitaux à sauvegarder, dans les campagnes anatoliennes d'abord, et puis du côté de l'Asie centrale.

Des campagnes les sultans ne se sont jamais beaucoup occupés ; mais elles sont plus négligées que jamais depuis que la Turquie est gouvernée par des Assemblées. M. Labonne raconte qu'au printemps de 1919, voyageant entre Césarée et Sivas (haute vallée du Kizil-Irmak), une panne arrêta sa voiture à quelque distance d'un village turc. Un vieux paysan anatolien s'approcha. On causa. Le paysan vint à parler politique : — « Il y a du nouveau, dit-il. Un certain Moustapha Kemal vient d'arriver à Sivas où il s'agite beaucoup. Encore une nouvelle aventure pour le peuple turc. Allah veuille que nous n'en subissions pas quelque dommage ! » Et, résigné, il évoquait les péripéties survenues depuis l'avènement du pouvoir constitutionnel (1908) ; il narrait la mort de ses trois fils, le premier à Lule Bourgas au temps des guerres balkaniques (1912), le second au Hedjaz au moment de la révolte arabe, le troisième à Sarikamisch lors de l'offensive d'Enver contre les Russes : — « Douze ans de guerre depuis qu'on a renvoyé notre padischah ! conclut-il. Que l'étranger vienne ici nous gouverner ; si vraiment il apporte la paix, quel qu'il soit nous le bénirons. »

Quant à l'Asie centrale secouée en ce moment d'un tumultueux mouvement d'idées, les dirigeants turcs semblent n'en rien savoir. Originaires pour la plupart des contrées balkaniques, de Salonique, Vodena et Monastir, ils sont indifférents à ces peuples touraniens, jadis sujets russes, qui depuis cinq ans, au Ferghana, au Turkestan, en Boukharie, luttent pour leur indépendance. Ils ne se soucient guère de l'Etat de Bakou qui réclame son union avec l'Anatolie, ni de la récente prise de Khiva (Transcaspie russe) par les Fedaïs. On chercherait vainement dans les journaux d'Angora des détails sur ce qui se passe en Asie moyenne : c'est dans la presse soviétiste qu'il faut lire les péripéties de cette agitation qui inquiète si fort Moscou. Et Moscou évidemment s'applaudit de voir les ambitions d'Angora s'orienter ailleurs.

Il y a quarante ans, dit M. Labonne, Gabriel Charmes écrivait : « Pour gagner quelques territoires en Europe, l'Etat Ottoman sacrifie toute l'Asie. » Aujourd'hui rien n'est changé, il s'inquiète du sort de quelques centaines de musulmans balkaniques et leur sacrifie trente millions de Touraniens orientaux. Trop porté à écouter les propos des flagorneurs, il néglige l'opinion des Européens sagaces qui depuis un demi-siècle se penchent à son chevet et de l'examen attentif de sa maladie tirent la conclusion unanime : « La Turquie sera asiatique ou ne sera pas. »

IV. — M. le chanoine Looten, professeur aux Facultés catholiques de Lille, vient de publier : **Shakespeare et la Religion** (in-12 de 312 p., 8 f., Paris, Perrin). Très bien. Voilà qui nous repose enfin des interminables controverses ranimées ces années-ci avec une nouvelle âpreté autour de l'éternelle question : Shakespeare est-il, oui ou non, l'auteur des ouvrages qui depuis plus de trois siècles sont en circulation sous son nom [1] ?

Eternelle, c'est une manière de dire. Il n'y a pas encore quatre-vingts ans que la question est soulevée. Mais on a entassé dans la discussion, de part et d'autre, tant d'inutilités, de puérilités, d'invraisemblances, qu'il est bien permis de parler ici de temps perdu : or, qui dit temps perdu, dit ennui, et ce qui est ennuyeux semble toujours éternel.

La question ne s'est pas posée pour les contemporains du poète ni pour la postérité durant plus de deux siècles : Shakespeare était Shakespeare, et voilà tout. Ce n'est qu'en 1848 que le consul américain de Vera-Cruz, Joseph-C. Hart, émit des doutes sur l'authenticité du théâtre shakespearien. Il fut suivi de près par un auteur anonyme qui, dans le *Chambers's Journal* du 7 août 1852, arriva à cette conclusion que Sh. « dut avoir un poète à son service. » Pour la première fois en 1855, le nom de Bacon fut mis en avant par un autre anonyme, auteur d'une brochure intitulée : *Qu'a écrit Shakespeare ?* Prise au jeu, l'année suivante, une Américaine, miss Delia Bacon, acquiert la conviction que c'est vraiment son grand homonyme, Francis Bacon, qui est l'auteur du théâtre de Shakespeare. La raison de la dame, hélas ! ne devait pas résister au choc de cette découverte, et elle mourut folle. Mais la candidature Bacon n'arrête pas pour si peu sa marche triomphale. Un Anglais, W.-H. Smith, dans une lettre à lord Ellesmere, lui donne l'essor. Des « baconiens » surgissent de tous côtés, ardents et excités. C'est une manie de démonstrations aussi extravagantes les unes que les autres. On se jette sur « l'homme de Stratford » pour le chasser avec mépris de son royaume usurpé. On va jusqu'à inventer, par des prodiges d'ingéniosité, des chiffres qui, habilement appliqués, composent des phrases à la syntaxe indécise, mais affirmant,

[1] Voir, entre autres articles, *Revue des Deux Mondes*, M. Firmin Roz, 15 avril 1916, M. André Beaunier, 1er fév. 1919, M. Albert Feuillerat, 1er nov. 1922 ; *Revue de Paris*, M. Jacques Boulenger, 1er fév. 1919, Mme Longworth-Chambrun, 15 mai et 1er juin 1919, M. Louis Barthou, 1er août 1920 (à propos du *William Shakespeare* publié par Victor Hugo en 1864 pour le tricentenaire de la naissance du poète) ; *Mercure de France*, général Cartier, 1er et 15 sept. 1922 ; *Revue hebdomadaire*, Tancrède Martel, 22 fév. 1919, Guy de Pourtalès, 16 déc. 1922 ; *Revue Universelle*, Mme Longworth-Chambrun, juillet 1924.

Sur la question Bacon, voir *Ami* 1904, p. 247-9 ; sur le *Shakespeare* de V. Hugo, *Ami* 1905, p. 111-2.

quand on les presse un peu, que Bacon est vraiment l'auteur de l'œuvre shakespearienne.

Mais c'est Bacon lui-même que l'on va essayer de déposséder au profit de nouveaux concurrents. Un homme de loi américain, Appleton Morgan, découvre que le théâtre de Shakespeare doit être attribué non seulement à Bacon, mais à Raleigh et à quelques autres. Sur quoi, un certain Th.-W. White, perfectionnant le système, fait de Sh. une sorte d'Homère moderne, un simple nom appliqué à un assemblage de pièces écrites par différents auteurs. Deux Allemands, P. Alvor et K. Bleibtreu, suscitent un autre prétendant, Roger Manners, V[e] comte de Rutland ; et leur thèse est reprise avec chaleur et abondamment développée par M. Célestin Demblon, député de Liège et professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles. Survient M. Abel Lefranc, professeur au Collège de France, qui, avec une ténacité digne d'une meilleure cause (en deux gros vol., parus chez Payot en 1919, puis dans la revue belge *Le Flambeau),* propose William Stanley, VI[e] comte de Derby (l'ancêtre direct de l'ex-ambassadeur d'Angleterre à Paris). Plus récemment enfin, M. J. T. Looney veut nous persuader que Shahespeare ne fut que le prête-nom du grand-chambellan de la reine Elizabeth, le brillant, mais très léger Edward de Vere, vicomte Bulbeck, seigneur de Scales, comte d'Oxford, XVII[e] du nom... Si cela continue, toute la cour d'Elizabeth va y passer. Tout le monde sera l'auteur de l'œuvre de Shakespeare, — tout le monde sauf Shakespeare lui-même.

Je ne connais pas, dit M. Feuillerat, de critique vraiment au courant des études shakespeariennes qui se soit jamais laissé prendre à ces aberrations. Il n'en va pas de même de la majorité des lecteurs. Le bon sens ne suffit pas à réfuter de fausses opinions, quand elles s'abritent sous la carapace d'une pesante érudition. De très bons esprits, faute d'avoir à leur disposition un arsenal de contre-arguments, ne savent plus où accrocher leur confiance et se laissent envahir par le doute. L'accueil fait à la plus romanesque des élucubrations baconiennes prouve que certains milieux lettrés se laisseraient volontiers gagner à une théorie dont la raison française avait jusqu'ici discerné sans peine l'inanité...

Avec un peu d'ingéniosité dans l'érudition, il n'est pas de thèse qu'on ne finisse par étayer à grand renfort d'arguments. Mais érudition n'est pas synonyme de justesse d'esprit ; et ingéniosité non plus. Sur tout ce déluge de candidatures au brevet d'auteur shakespearien, trois noms ont surnagé aux yeux du grand public : Rutland, Derby, Bacon.

Nous n'avons pas à nous engager ici dans cette discussion. Quelques remarques seulement. Rutland a le désavantage d'être né quelques années trop tard, en 1576, douze ans après Shakespeare : ce qui nous obligerait à admettre qu'à dix-sept ou dix-huit ans, vers 1594, il a été l'auteur de *Peines d'amour perdues,* de *La Comédie des Erreurs,* des *Deux gentilshommes de Vérone,* des trois tragédies d'*Henri VI,* de *Richard III,* du *Roi Jean,* de *Titus Andronicus,* de *Vénus et Adonis,* de *Lucrèce.* C'est vraiment beaucoup pour un adolescent.

Derby, lui, n'est pas né trop tard (il est de trois ans l'aîné de Shakespeare) ; mais il est mort trop tard : il a survécu trente ans à Shakespeare. Mais comment expliquer que ce grand seigneur, qui, au dire de M. Lefranc, était si passionné de théâtre, ait vu sa passion s'éteindre subitement et qu'il ait cessé d'écrire juste au moment où mourait Shakespeare ? Derby parlait français avec élégance, et le français d'*Henri V* est détestable. Etc., etc.

La candidature Bacon semblait bien démodée (et d'ailleurs toutes ces candidatures multiples ont cela de bon, qu'elles se démolissent les unes les autres : leur partie destructive est d'une efficacité indéniable), quand elle s'est remise de nouveau, pour un instant, à faire du bruit, à la suite de la publicité donnée par le général Cartier *(Mercure de France,* 1[er] et 15 sept. 1922) aux découvertes cryptographiques de deux Américaines, M[me] Elisabeth Wells-Gallup et sa sœur Kate Wells. Le général Cartier fut pendant la guerre le chef de la section de cryptographie et y rendit des services éminents : sa signature, au *Mercure de France,* en a d'abord imposé au public. D'autre part, Mrs. Gallup travaillait sous l'inspiration du colonel Fabyan, directeur, lui aussi, en Amérique, du service de la cryptographie officielle. Ce qui la mit sur la voie de ses recherches, c'est Bacon lui-même, qui, dans son *Advancement of Learning (De augmentis scientiarum),* publié en 1605, donne la description d'un procédé cryptographique extrêmement curieux et compliqué, si compliqué qu'il permet, suivant la clef et la disposition des lettres, de lire dans un texte à peu près ce qu'on veut. Mrs. Gallup se dit que ce secret, dont Bacon avait usé dans son *De augmentis,* devait être répandu sur de nombreux ouvrages ; ses investigations embrassèrent toute la bibliographie de l'époque, où des formes différentes de lettres, majuscules ou minuscules, droites ou italiques, pouvaient faire supposer l'existence de textes cryptographiques. Elle en rencontra non seulement dans les livres de Bacon et de Shakespeare, mais encore dans ceux de Greene, de Spenser, de Peele, de Burton, de Marlowe. C'est à travers tous ces ouvrages d'auteurs, de dates, d'imprimeurs divers, qu'elle a retrouvé, comme autant de morceaux épars d'un jeu de patience, le récit cohérent et sans lacunes, en neuf chapitres, de l'histoire secrète de Bacon par lui-même. C'est dans cette histoire qu'il s'identifie, non pas seulement avec Shakespeare, mais avec les cinq auteurs ci-dessus nommés :

Greene, Spenser, Peele, Shakespeare, Burton et Marlowe m'ont jusqu'ici servi de masques, dit-il, et ils n'ont pas causé de surprise marquée, puisque les titres portent leurs noms qui sont familiers aux lecteurs, — noms qui ne sont pas imaginés mais appartiennent à des hommes vivants, ou tout au moins à des hommes qui ont vécu.

Ainsi, il ne suffit plus à Bacon d'être Shakespeare : on veut qu'il soit à la fois tous les illustres écrivains de son époque. Ceux-ci ont existé, certes ; on ne nie même pas qu'ils aient écrit quelque chose (c'est un avantage qu'on veut bien leur

reconnaître sur Shakespeare). Seulement, Bacon avait ou prenait toute liberté d'emprunter leurs noms, de signer de leurs noms des ouvrages qu'il considérait ne pouvoir signer lui-même. Voilà des complaisances auxquelles les gens de lettres n'ont guère habitué leur prochain ; et rien n'en a transpiré ! Ils étaient six ; et personne n'en a rien su ! Personne, ni de leur vivant, ni après leur mort ! Pas la moindre indiscrétion n'a été commise, ni par eux, ni par leurs familles, ni par leurs amis ou leurs ennemis ! Pour assurer le mélange concerté des caractères qui constitue le secret de ce mystère cryptographique, il fallait la complicité des imprimeurs : et personne ne l'a soupçonné ! Mais ce terrible Bacon, où prenait-il, dans les obligations écrasantes de sa charge de chancelier, le temps d'écrire, avec ses livres, les livres des autres, et tout le théâtre shakespearien ?

L'hypothèse de Mrs. Gallup, par son étrangeté même, a causé quelque émoi. M. Feuillerat vous l'a dit plus haut. L'émoi est tombé. En somme, si l'on s'est tant acharné contre l'identité de Shakespeare, c'est parce qu'on a voulu voir une antinomie irréductible entre l'œuvre et l'homme, entre un Shakespeare rustre, sans lettres, acteur de bas étage, et une œuvre où étincelle à chaque page, en traits de génie, la plus pénétrante connaissance du cœur humain et une érudition d'une étonnante universalité.

On a fort exagéré, pour le besoin de la thèse, les deux éléments de l'antithèse. Ni la science de Shakespeare ne fut si étonnante, ni lui-même ne fut la nullité intellectuelle et morale que l'on a imaginée.

V. — Il n'était point d'origine si rustaude. Il était de fort bonne souche. Son père John est un personnage considérable de sa petite cité de Stratford-sur-Avon. Cultivateur, brasseur, marchand de laines, gantier, éleveur, pratiquant et menant de front quatre ou cinq métiers différents, il se voit confier toutes les fonctions municipales : successivement il est chamberlain (commissaire des comptes), alderman (conseiller urbain), délégué à son tour en mission auprès du Parlement, enfin haut-bailli, c.-à-d. premier magistrat de la cité (de 1568 à 1571). Et quant à la mère du poète, elle tenait à l'une des plus influentes familles du Warwickshire, les Ardens de Park Hall. Un peu plus tard, il est vrai, la gêne s'installe au foyer domestique : nous voyons John Sh. dans les dettes, en 1578 ; et bientôt, complètement ruiné, il n'osera plus paraître aux séances du corps de ville. Mais, à cette date de 1578, le jeune William a quatorze ans, et sa première éducation est faite.

Il l'a reçue au collège de Stratford, maison d'enseignement à la fois primaire et secondaire, comme c'était l'usage alors. Qu'y a-t-il appris ? Ben Jonson, qui l'a connu intimement, lui reproche de « savoir peu de latin et encore moins de grec » : mais ce sont là aménités qu'on peut échanger entre collègues et qui ne prouvent pas grand'chose. Elles prouvent cependant qu'il connaissait tout au moins les rudiments de ces deux langues. Il a appris le français, assez mal aussi. A-t-il d'ailleurs rien approfondi ? On n'en a pas de preuves en tous cas dans son œuvre. C'était un passionné liseur. Il a des clartés de tout ; et de la moindre clarté il tire un merveilleux parti. Ce qu'on découvre chez lui de notions scientifiques, médicales, botaniques, littéraires, historiques, juridiques, ne dépasse pas ce qu'il est possible de retenir de lectures hâtives, quand on y apporte une intelligence vive. Il a de singuliers oublis aussi, en géographie par exemple, quand il place la forêt d'Ardenne entre Poitiers et Clermont, ou qu'il donne des frontières maritimes à la Bohême. On s'est extasié sur sa connaissance du droit (il est vrai que d'autres l'en prétendent ignorant !) ; on veut qu'il ait été de taille à en remontrer à un professionnel. Mais est-il si inouï de voir l'avoué le plus retors se laisser « rouler » par un paysan ? Il avait bien dû humer une certaine science juridique au foyer paternel, puisque son père n'a pas engagé moins de soixante-seize procès. Il y a l'histoire : ah ! c'est un merveilleux historien, et nul n'a réalisé mieux que lui, dans ses grandes tragédies historiques, la définition de l'histoire « résurrection du passé. » Mais c'est là une histoire qui peut s'apprendre ailleurs que dans le commerce des chartes et la poudre des vieux manuscrits. C'est l'histoire psychologique. Et cette psychologie même, qui est la caractéristique du génie de Shakespeare, ce n'est point à l'érudition qu'il en faut demander le secret, ni non plus nécessairement à l'étude de la philosophie.

Il a été de bonne heure très passionné. A dix-huit ans à peine, il s'amourache d'une femme qui est son aînée de huit ans ; il l'épouse d'ailleurs (novembre 1582), et sa première enfant, Suzanne, naît après cinq mois de mariage. Deux jumeaux suivent, en 1585 ; puis il quitte le pays, laissant sa femme et ses trois enfants (pas avant 1587, car un acte le mentionne encore à Stratford en avril 1587). Les a-t-il oubliés ? On ne sait pas, et l'on peut penser que non, car on le verra s'occuper d'eux plus tard, quand il reviendra à Stratford.

Pourquoi ce départ brusque ? On a parlé d'une affaire de braconnage, qui se serait gâtée, que le jeune homme aurait gâtée par la publication d'une ballade mordante contre le seigneur victime de son braconnage : il aurait dû se soustraire par la fuite à des poursuites périlleuses. C'est possible.

Toujours est-il que le voici à Londres, aux environs de 1587, et tout de suite homme de théâtre. Le théâtre l'attirait, évidemment, puisque des renseignements concordants nous le montrent s'y faufilant par la porte basse, en qualité de « serviteur, » dit Dowdall, dans « une très modeste situation, » dit Rowe, comme « call-boy » ou aide-souffleur, précise Malone. Peut-être même a-t-il commencé par garder les chevaux à la porte pendant les représentations, comme l'a prétendu Samuel Johnson. En tous cas, s'il a débuté humblement, il s'est vite fait remarquer. On lui confie des rôles ;

puis il retouche des pièces pour la compagnie. En 1592, il est déjà célèbre, à telles enseignes qu'il fait des jaloux : un nommé Robert Greene, romancier et dramaturge prolifique, homme d'ailleurs de peu de scrupule, dans un pamphlet écrit sur son lit de mort, laisse percer sa jalousie contre ceux qui l'ont remplacé dans la faveur du public, surtout contre l'un d'eux, « un parvenu paré des plumes de ses prédécesseurs » et qui « cache un cœur de tigre dans la peau d'un acteur. » Or, cette ligne est précisément une parodie d'un vers d'*Henri VI;* et pour préciser mieux encore, Greene qualifie son rival d' « ébranle-scène (*shake-scene)* du pays, » transparent jeu de mot sur *Shake-speare*. Greene s'irrite de voir un simple acteur, « un bouffon orné des couleurs » des autres, prétendre écrire des pièces tout comme les dramatistes d'éducation universitaire. C'est là un texte assurément gênant pour les anti-stratfordiens : aussi évitent-ils de s'y attarder.

Auteur, Shakespeare demeure fidèle à son métier d'acteur. On le voit, à la Noël de 1594, jouer deux fois devant la reine comme membre de la troupe du grand-chambellan, la plus fameuse des compagnies du temps. Bientôt le nouveau roi, Jacques Ier (Elizabeth † 1603), va prendre sous sa protection la troupe de Burbage, où joue Shakespeare, et celui-ci deviendra « serviteur du Roi » : de ce jour il prend rang parmi les petits officiers de la Cour et marche avec les « Grooms » de la Chambre Royale. C'est en cette qualité qu'il reçoit de la Garde-Robe quatre mètres et demi de drap écarlate pour le manteau qu'il devra porter, lors du couronnement, dans le cortège où il figurera à sa place.

Avec le succès est venue la fortune. Par un synchronisme significatif, c'est du moment où William réussit à Londres, que l'on voit son père, à Stratford, surmonter ses difficultés pécuniaires. Au point que, en 1596, John Shakespeare se croit de taille à se faire octroyer des armoiries ; et il les obtient en effet : « D'or sur bande de sable, une lance du premier, et pour cimier ou ornement un faucon, etc., » avec pour devise : *Non sans Droict.*

Il est probable, ou même certain, que c'est William qui a poussé son père en cette affaire. Il était entiché de noblesse. A peine les armoiries octroyées à son père, il achète New Place, une maison seigneuriale de Stratford, la restaure, en fait la plus belle demeure de la ville, si bien que la reine Henriette de France, traversant le Warwickshire en 1643, la choisit pour y tenir sa cour.

C'est à ce moment aussi qu'a dû naître chez le poète le désir d'aller un jour mener la vie de châtelain aisé dans sa ville natale. Les pièces écrites vers cette époque (1596-1598, *La Mégère apprivoisée, Les Joyeuses Commères de Windsor,* la IIe Partie d'*Henri IV)* sont pleines de souvenirs de Stratford. On le sent appliqué à se rattacher par tous les moyens au lieu de sa naissance. Tout en continuant à habiter Londres, où il mène joyeuse et libertine vie, il considère Stratford comme son domicile légal. Désormais, dans tous les documents juridiques, il se fait appeler « M. William Shakespeare de Stratford-on-Avon, » et il ne manque jamais de faire suivre son nom du titre de « gentleman, » auquel il a maintenant droit. Il arrondit son domaine, achetant tout ce qui est achetable. Quand la ville se trouve à court d'argent, c'est au poète, qualifié d' « affectionné concitoyen », que l'on s'adresse ; et « M. Shakespeare » délie aussitôt les cordons de sa bourse. Depuis 1601, il a succédé à son père comme chef de famille. Sa fille Suzanne a épousé John Hall, médecin réputé de Stratford. Vers 1611 enfin, il se retire à Stratford; il y est marguillier de son église (comme notre Corneille le sera de la sienne). Il y mène d'ailleurs une vie fastueuse, ne dédaigne pas de se mêler au monde bruyant des tavernes ; et c'est même d'une fièvre contractée à la suite d'une trop joyeuse réunion où figuraient ses vieux amis Ben Jonson et Drayton qu'il meurt, très rapidement emporté, en 1616, âgé de cinquante-deux ans.

Sur le caractère de l'homme, les contemporains n'ont qu'une voix. Confrères en poésie, camarades de théâtre, bourgeois de Stratford sont unanimes à dire l'irrésistible charme de sa nature : facilité de l'abord, douceur des manières, agrément de la conversation, bonté naturelle, sûreté des rapports, ouverture de cœur, l'étonnante puissance de sympathie qui amène sur toutes les lèvres des exclamations comme celles-ci : « Doux Shakespeare! Gentil Sh. ! Bienveillant (friendly) Sh. ! Doux cygne d'Avon !... »

A ceux qui après trois siècles viennent dire que ce n'est pas un simple acteur qui a pu être l'auteur de ce théâtre prodigieux, M. Feuillerat répond victorieusement qu'au contraire ce n'est qu'un acteur qui a pu l'écrire. Ce théâtre a une valeur scénique extraordinaire qui trahit la main de l'acteur. Seul un homme connaissant le théâtre du dedans et non du dehors, par la pratique et non d'inspiration, pouvait posséder assez pleinement les ressources techniques de son art pour en tirer de pareils effets. Il faudrait, pour mettre en lumière ceci, démonter le mécanisme d'une pièce shakespearienne, montrer comment l'auteur combine une intrigue à la fois pour produire des effets de variété et pour laisser aux interprètes des moments de repos ; avec quel naturel il amène les entrées et les sorties des personnages et règle leurs évolutions ; l'instinct qui lui fait adapter la diction au rythme psychologique, ici mettant un vers incomplet, que l'acteur remplira d'un geste, là prolongeant une tirade pour laisser à un mouvement le temps de se produire, toujours réalisant ce synchronisme si difficile à obtenir (demandez aux comédiens qui tant de fois ont à se débattre contre des textes injouables !) entre les paroles et les actions, entre le souffle nécessaire pour prononcer les unes et l'effort physique que commandent les autres. — « Ce n'était pas un génie de cabinet, dit un professionnel de la scène, mais un génie des planches. » L'auteur de ce théâtre était incontestablement

doublé d'un acteur. Ce n'était donc pas un des patriciens, Bacon, Rutland, Derby, que l'on a imaginés. Et encore M. Abel Lefranc sent si bien la force de cet argument qu'il n'a pu s'empêcher d'émettre l'hypothèse (combien surprenante pour qui sait les préjugés des milieux aristocratiques élizabéthains !) que lord Derby, son candidat, avait dû songer à monter sur les planches et que peut-être même ce désir avait été, « sous l'empire de quelque caprice ou de quelque nécessité, et dans le mystère le plus complet, un moment réalisé ! »

Avec le rétablissement d'une harmonie certaine entre l'œuvre et l'auteur s'évanouit, conclut M. Feuillerat, l'irritant mystère qui a abrité toute sorte de folles hypothèses. A vrai dire, la question de l'authenticité du théâtre shakespearien n'a pu se poser qu'à la faveur d'une déconcertante ignorance de faits indiscutables. Les contemporains de l'auteur, qui jugeaient de près, n'ont jamais éprouvé le moindre doute. Leur opinion vaut bien la nôtre. Ils connaissaient l'homme pour l'avoir vu vivre parmi eux ; ils aimaient sa nature expansive, gracieuse et bienveillante ; ils avaient assisté à la production des chefs-d'œuvre dont ils appréciaient librement les beautés comme les insuffisances [1]. Et lorsqu'ils faisaient en eux la synthèse de leurs impressions, ils retrouvaient dans les pièces l'image familière de celui à qui on les attribuait : — « Voyez ! a dit Ben Jonson, de même que le visage d'un père se perpétue dans sa postérité, de même la race de Shakespeare, son esprit, ses manières, resplendissent dans ses vers bien tournés, sincères et polis. » Ils n'étaient frappés d'aucun étonnement ; ils admiraient seulement l'aisance et la profusion avec lesquelles leur dramatiste favori répandait les richesses de sa pensée : — « Il avait une imagination excellente, a dit encore Ben Jonson, des conceptions magnifiques et de suaves expressions, en quoi il s'épanchait avec une telle facilité qu'il était parfois nécessaire de l'arrêter. » Heming et Condell, camarades de théâtre de Sh., ont répété de leur côté : — « C'était un heureux imitateur de la nature, et aussi son très suave interprète. Son esprit et sa plume allaient du même train. Ce qu'il pensait, il l'exprimait avec une telle facilité que nous avons à peine trouvé une rature dans ses manuscrits. » Cette facilité paraissait toute naturelle, car on l'expliquait le plus simplement du monde, — par le génie dramatique.

Il faut s'en tenir à cette interprétation, la seule vraie parce qu'elle laisse à l'inspiration sa part légitime. Sh., selon la définition qu'il a lui-même donnée du théâtre, a voulu « présenter un miroir à la nature, montrer à la vertu ses propres traits, au vice sa propre image, au corps du siècle sa forme et son empreinte. » Pour cela, il n'était pas nécessaire d'être un fureteur de bibliothèques ni d'appartenir à une caste. Il fallait avoir vécu, connaître les hommes, posséder son métier et, pour le reste, s'en fier à cette voix intérieure, venue on ne sait d'où, qui transporte les poètes et leur dévoile les beautés de l'univers. Ceux qui, dans leur présomption, ont substitué des théories, sorties tout armées de leur cerveau, à des croyances transmises par les siècles et approuvées par les meilleurs écrivains du passé, ont commis une étrange inconséquence. Ils ont cru qu'il suffisait de rompre avec la tradition et de chercher la nouveauté pour trouver la vérité. Comme si, en pareil cas, la vérité pouvait, sans se détruire, faire abstraction de ce fait primordial : l'opinion de ceux qui ont vu et qui, parce qu'ils avaient vu, savaient ! En critique, comme en toutes choses, à vouloir couper le fil qui nous rattache au passé, on court le risque de se perdre dans les détours de l'erreur. C'est la pathétique aventure survenue aux baconiens et autres anti-stratfordiens. Ils sont comme des voyageurs surpris par un brouillard et qui, dans leur détresse, courent de tous côtés à la poursuite de formes trompeuses qui toujours se dérobent. Les gens sensés ont mieux à faire que de se joindre à cette chasse affolante et sans objet.

[1] Les anti-stratfordiens tirent argument de la science de l'antiquité classique qu'ils trouvent dans le théâtre de Sh. : Sh., disent-ils, n'a jamais été aussi savant que cela ! Et ils relèvent les allusions, les multiples termes de comparaison pris à l'antiquité, ailes de Cupidon, hauteur de l'Olympe, têtes de l'hydre, tonnerre de Jupiter, visage de Diane, feu de Prométhée, tempérament guerrier de Mars, chute de Phaéton, flots de Neptune, rivalité de César et de Pompée, statue de Pygmalion... Y a-t-il donc là rien qui révèle tant d'érudition ?
Mais les contemporains, eux, ne s'y trompaient pas. Ils ont tous remarqué combien Sh. était peu familier avec les œuvres de l'antiquité. En fait, il y a peu d'écrivains appartenant à la période de la Renaissance qui aient moins tiré de ce que l'on regardait alors comme l'inépuisable et unique source de toute sagesse. Et c'était une des « insuffisances » que l'on relevait chez Sh. (un peu comme le père de S. François de Sales reprochait à son fils de ne pas citer de grec dans ses sermons). On en tirait même argument pour ou contre Sh., dans les comparaisons qu'on établissait à satiété entre lui et le pédantesque Ben Jonson. Un jour que Ben, au cours d'une discussion, alléguait contre Sh. « son manque de savoir et son ignorance des Anciens, » un interlocuteur, à la fin impatienté, se récria : — « Si M. Shakespeare n'a pas lu les Anciens, du moins ne les pille-t-il pas. »

VI. — Revenons au livre de M. Looten, à qui nous devons plusieurs détails déjà de l'exposé qu'on vient de lire. Dans toutes ces discussions, on a tout étudié de Shakespeare, on n'a laissé dans l'ombre rien de sa vie ni de son œuvre ni de ses entours, rien, sauf sa religion. La religion, c'est une affaire dont il est entendu qu'il n'est pas question en histoire littéraire. Beaucoup même voudraient l'écarter de l'histoire politique, encore qu'ici elle se laisse moins aisément passer sous silence. Contre son éviction de l'histoire littéraire, déjà en 1899 Brunetière protestait dans son discours sur la *Littérature européenne au XIX^e siècle :*

En vain a-t-on voulu écarter la question (religieuse, au XIX^e siècle), elle est revenue, dit-il ; nous n'avons pas pu, nous non plus, l'éviter ; et ceux qui viendront après nous ne l'éviteront pas plus que nous. Et dès à présent, ne nous faut-il pas les en féliciter, s'il n'y en a pas, pour tout homme qui pense, de plus importante, ni de plus personnelle ; s'il n'y en a pas dont la méditation soit une meilleure école, même au point de vue purement humain, pour l'intelligence ; et s'il n'y en a pas enfin... dont la préoccupation, évidente ou cachée, donne à la littérature plus de sens, de profondeur et de portée.

Nos grands connaisseurs de lettres anglaises, Taine, Montégut, Filon, Mézières, Jusserand, sont muets sur la religion de Shakespeare. Le seul qui chez nous ait posé quelques jalons en vue d'un examen sérieux de la question, c'est Rio ; mais son livre date de 1864. D'autres, depuis, mais à l'étranger, ont serré le problème : Raich en Allemagne (1884), puis le P. Bowden, de l'Oratoire de Londres, en 1898, puis les Jésuites, Thurston et ses confrères du *Month,* aboutissant tous à la conclusion qu'adoptait Rio : Shakespeare est catholique, — et qu'avait déjà entrevue Chateaubriand, dans cette *Lettre à M. de Fontanes* (1801) où, parlant de Pope, Young, Ossian, etc., il ajoute : « Tous ces auteurs étaient chrétiens, et l'on croit même que Shakespeare était catholique. »

Shakespeare a été élevé dans le catholicisme. Au temps de sa première enfance (né 1564), c'est là un fait qui n'a rien d'extraordinaire. L'établissement anglican n'est pas encore consolidé, au moins dans

la conscience de ses fidèles. L'Angleterre, schismatique sous Henri VIII (vote de l'*Acte de Suprématie* en 1534), luthérienne sous son fils Edouard VI (1547-1553), catholique sous sa fille Marie (juillet 1553 nov. 1558), redevient schismatique avec l'avènement de sa fille adultérine Elizabeth et la promulgation, en mars et juin 1559, des bills de Suprématie et d'Uniformité, qui rejettent l'autorité du Pape; en 1562, sont rédigés les XXXIX articles, sommaire des croyances imposées par ordre royal.

Mais cela, cette Angleterre schismatique, c'est l'Angleterre officielle, l'Angleterre des fonctionnaires, du Parlement (dont tous les membres sont tenus au serment d'allégeance), des hommes de loi, des professeurs d'Universités, tenus au serment aussi, l'Angleterre d'une partie de la noblesse, de la noblesse de fraîche date, celle qui doit ses quartiers à Henri VIII, qui à l'exemple de son maître s'est gorgée des dépouilles des monastères, qui aspire aux hauts emplois publics, — l'Angleterre enfin de la grosse majorité du clergé : sur 8.000 ecclésiastiques environ, les trois quarts ont obéi, 2.000 environ ont résisté ou se sont démis.

En somme, sur les trois millions et demi d'habitants qui vraisemblablement forment la population totale de l'Angleterre vers 1570 (de l'Angleterre seule, non de l'Ecosse), il n'y a pas plus d'un tiers de protestants avérés. Le protestantisme a le dessus à Londres et dans quelques grandes villes maritimes; mais la petite aristocratie provinciale tout entière est demeurée fidèle à Rome. A Londres même, le corps des avocats compte un grand nombre d'intrépides catholiques. A Cambridge, l'Université est protestante ; mais Oxford l'est beaucoup moins : plus de 200 professeurs y ont refusé le serment, et Winchester College est resté le foyer des Wykenhamites, partisans tenaces de l'ancien ordre de choses.

Le peuple, les masses populaires des campagnes, où en sont-elles? Le peuple ne comprend trop rien à tous ces changements. Il est fort ignorant, surtout de la constitution de l'Eglise. Comme on l'a exposé ici jadis, le sens de l'Eglise s'était très oblitéré en Angleterre (ailleurs aussi) dès la fin du xv^{e} siècle, à la suite du Grand Schisme et des essais de schismes ou menées peu loyalistes qui en ont été la séquelle. Le peuple n'a pas compris la portée de ce que voulait faire Henri VIII; les réformes d'Edouard VI étaient beaucoup plus radicales, mais le roi était mort avant qu'on eût eu le temps de les appliquer ; puis, sous la reine Marie, la vie catholique s'était réveillée comme par enchantement. Somme toute, le peuple est catholique; il reste ou pense rester catholique jusqu'à la fin du xvi^{e} siècle et même au-delà. Il croit de bonne foi qu'il est possible de concilier les lois d'Elizabeth avec les séculaires habitudes catholiques. Le loyalisme envers la reine ne lui semble point exclure le loyalisme envers l'Eglise de Rome. Il suit son clergé, après tout. Parmi les 6.000 clergymen qui n'ont pas voulu résister à la reine, beaucoup célébraient en public l'office du Common Prayer et en secret disaient la Messe, croyant ainsi tout concilier. Qui leur jettera la pierre ? La réforme d'Elizabeth, à cette date, était moins odieuse que ne le sera notre Constitution civile de 1790. Dans la naissante Eglise anglicane, à cette date, il n'y a rien d'aussi grotesque que le système électif tel qu'il sera instauré par notre Constitution civile. Et cependant beaucoup de nos prêtres jureurs n'ont pas eu conscience de la forfaiture qu'était le serment; beaucoup n'ont pas cru mal faire ; beaucoup se sont rétractés quand le Pape eut parlé.

De même en Angleterre. Les douze premières années du règne d'Elizabeth (1558-1570) sont le triomphe de l'équivoque. Le Conseil Privé n'urge pas l'application des lois nouvelles. Les dirigeants s'affublent de l'épithète de catholiques pour donner le change; les dirigés restent en très grand nombre catholiques d'intention et de cœur, tout en frayant dans les mêmes églises avec les anglicans, en attendant qu'ils deviennent anglicans à leur tour, sans s'en douter, — ce qui était bien le plan de lord Cécil, l'âme damnée d'Elizabeth, et ce qui ne pouvait manquer d'arriver, si un homme ne s'était rencontré pour barrer la route, William Allen, l'un des personnages les plus en vue de l'Université d'Oxford, président de St-Mary's College, qui décida d'organiser la Contre-Réforme, qui comprit que ce qu'il fallait donner d'abord à l'Angleterre, c'était une élite instruite et un clergé zélé, qui, banni d'Angleterre en 1567 pour refus de serment, s'en fut fonder dans ce but le collège de Douai, pépinière de laïcs et de prêtres pour l'évangélisation de l'Angleterre. Dieu bénit ses efforts; un puissant mouvement de retour à Rome se prononce; des conversions éclatantes s'opèrent, comme celle de Philippe Howard, comte d'Arundel, l'hôte de la reine, qui se fait catholique au cours du procès de Campion, au spectacle admirable de son martyre. Environ 150 prêtres versent leur sang pour la foi, dans d'affreux supplices; mais leur sang est fécond; et jusqu'à la fin du siècle, le nombre des prêtres missionnaires, séculiers ou jésuites, se maintient aux environs du chiffre de 300. Allen, cardinal en 1587, reste leur chef obéi et vénéré. Malheureusement, à sa mort (1594), éclatent des dissensions : un parti brouillon de prêtres séculiers rompt avec les Jésuites, entre en pourparlers avec le gouvernement d'Elizabeth et de Jacques I^{er}, rejette même l'autorité de l'archiprêtre Blackwell. Division qui contribuera beaucoup à arrêter la marche de la Contre-Réforme. Mais ceci n'est plus de notre sujet.

Ce qui précède était pour faire entendre l'état de l'Angleterre en ces années de transition religieuse où s'est écoulée la première enfance de Shakespeare. Années d'équivoque d'abord, de bonne foi; années militantes ensuite. Le Warwickshire a été évangélisé par les missionnaires d'Allen; et à Stratford même, un groupe important de petits ou gros bourgeois tenaient bon. Le père du poète était du groupe catholique. Comme bailli, il a cru pouvoir

rendre exécutoires les décrets d'Elizabeth ordonnant la suppression des images (1562) et des vêtements sacrés (1571). Mais il n'a vu là qu'un acte d'obéissance passive comme il s'en faisait tant à cette époque de compromis. Il s'est ressaisi ensuite; et son nom figure dans une liste de « recusans, » nom donné à ceux qui refusaient de courber l'échine, qui se « récusaient » devant les ordres royaux. La mère était une fervente catholique, qui a compté un martyr dans sa famille. Et au collège de Stratford, l'enfant a compté parmi ses maîtres, de 1571 à 1574 ou 1575, Simon Hunt, un Oxfordien qui devra ensuite quitter son poste pour refus de serment et qui, après quelques mois passés à Douai au collège d'Allen, s'en ira à Rouen, où il sera en 1578 admis dans la Compagnie de Jésus († 1585).

Voilà dans quel milieu Shakespeare a passé son enfance. Son esprit, son cœur, son imagination, sa mémoire se sont imprégnés des doctrines romaines. Il s'est assimilé la connaissance du dogme et de la morale, des sacrements et du Rituel, du catéchisme et de la Bible, du gouvernement et de l'administration de l'Eglise. Ce qu'il a appris alors, il ne l'a plus oublié : son œuvre en fait foi. C'est dans une atmosphère catholique, tout imprégnée de catholicisme, que se meuvent la grande majorité de ses personnages. Ce ne sont souvent pas de grands dévots ; mais quand l'idée religieuse leur remonte à l'âme, c'est toujours sous sa forme catholique. Ils connaissent les sept Sacrements ; ils en parlent en termes d'une exactitude remarquable. Il n'y a que la Confirmation dont on ne trouve pas mention en ce théâtre ; mais on n'en conclura pas que Shakespeare n'y croyait pas, car, alors comme aujourd'hui sans doute, c'était un Sacrement dont le souvenir tenait malheureusement peu de place dans le cœur des chrétiens, et l'on ne trouve que trop de biographies de saintes gens où il n'est pas question de Confirmation. Mais Shakespeare parle souvent de la Confession, et jamais pour la ridiculiser (comme font ses confrères), toujours sur un ton respectueux ; il en mentionne les divers actes, aveu, repentir, absolution, satisfaction ; il sait qu'on y recourt avant de recevoir l'Eucharistie, et dans les grandes circonstances de la vie, à la veille du mariage, au moment de l'assaut, de la bataille, au moment de la mort. Il parle souvent de l'Eucharistie, qu'il appelle « le Sacrement, le Pain de Dieu, le Pain sacré. » Ce vieux paillard de Falstaff meurt sans sacrements, parce que sa garde-malade n'a pas osé lui parler Extrême-Onction, pour ne pas l'épouvanter. Le vieux roi Hamlet se voit condamné à un long Purgatoire parce qu'il n'a reçu ni le Viatique ni les onctions de l'huile sainte. Etc. Il faut suivre le détail de tout ceci dans le livre de M. Looten.

Cette religion qu'il connaît si bien, qu'en a-t-il fait en pratique ? Ce n'est pas un Saint, certes. Il n'est pas de ceux qui ont eu le désir ou l'occasion de souffrir pour leur foi. Le nom de son père figure sur la liste des récusants ; le sien, non. S'il fût resté à Stratford, il n'eût sans doute point échappé aux tracasseries dont on poursuivait ses coreligionnaires, sa famille en particulier. A Londres, il lui était plus facile d'échapper à l'inquisition anglicane. Mais il n'a jamais été un renégat. Il ne chante pas la palinodie comme Ben Jonson, comme John Donne, catholiques aujourd'hui, anglicans demain, par intérêt ou par versatilité d'humeur. Il a des fréquentations catholiques, notamment chez lord Southampton, où il voit des prêtres et des laïcs d'un catholicisme ardent, à qui le patronage du noble comte assure de loin en loin quelques heures d'impunité. Il aime les bons prêtres : au clown que le curate vient d'éconduire, le Jacques de *As you like it* donne ce conseil : « Va à l'Eglise, et cherche un bon prêtre capable de t'instruire de la nature du mariage. » Il déclare une guerre ouverte aux puritains ; et quant aux ministres anglicans, il ne leur réserve guère que des railleries plus ou moins acerbes. Il proteste, dans le *Roi Jean,* contre l'ingérence de Rome dans les affaires temporelles du royaume ; il n'a pas la notion du pouvoir indirect du Pape, mais ceci n'était point alors preuve de non-catholicisme. Parmi toutes les pièces de cette première période de sa carrière dramatique qui va de 1590 à 1600, il n'y a que la trilogie d'*Henri VI* où domine l'esprit de la Réforme ; mais le texte que nous avons a été très remanié, en dehors de la collaboration de Shakespeare, et la I^re^ Partie n'en a été imprimée que sept ans après sa mort.

Vers 1600, s'ouvre la dernière période de sa carrière, celle qui marque pour lui l'apogée de la prospérité matérielle, mais le déclin aussi et l'éclipse de la pensée religieuse. Jamais protestant certes ; mais il semble bien avoir perdu la foi. C'est l'époque de ses drames les plus sombres, *Jules César, Hamlet, Othello, Le roi Lear, Macbeth, Antoine et Cléopâtre, Timon.* Drames où il pose en termes d'une lugubre éloquence les grands problèmes, le sens de la vie humaine, nos origines, notre fin, le problème du mal physique et moral, et pour leur donner des réponses désespérées, un éternel « peut-être, » un labyrinthe d'hypothèses où l'esprit se perd et cherche vainement une issue.

Ce n'est plus du tout le ton de ses drames d'autrefois. Nous sommes dans un autre monde, presque aux antipodes du premier. Ce ne sont plus des pages chrétiennes. Sous quelle influence Shakespeare s'est-il détaché de la foi ? On sait qu'il a beaucoup lu Montaigne, et que le scepticisme des *Essais* a fortement déteint sur son esprit. Et il a subi l'ambiance : de multiples témoignages de ce temps signalent la diffusion croissante de l'athéisme dans l'Angleterre de 1600 : entendez alors, sous ce nom d'athéisme, non pas la négation totale et directe de Dieu, mais le scepticisme.

Shakespeare est-il revenu au *Credo* de ses belles années avant de mourir ? On n'en a pas de preuves dans son œuvre, ni dans la vie qu'il a menée après sa retraite à Stratford et qui semble témoigner d'une réelle indifférence aux questions religieuses,

Mais, dans son testament, daté du 15 janvier 1616, trois mois avant sa mort, il écrit :

Je recommande mon âme à mon Dieu créateur, espérant, et assurément croyant, que par les seuls mérites de Jésus-Christ mon Sauveur je serai admis à participer à la vie immortelle. Je donne mon corps à la terre dont il est fait.

Evidemment, c'est sommaire ; ce n'est pas une profession complète de foi catholique. C'est l'indication consolante cependant d'un retour, chez le poète, à la foi de ses jeunes années. Sa mort elle-même a été très rapide, ai-je dit plus haut : on n'aurait, paraît-il, pas même eu le temps de mettre au propre le testament préparé par le notaire, et ce serait sur un simple brouillon que Shakespeare a apposé sa signature, dont l'écriture tremblée révèle l'épuisement du moribond[1]. D'autre part, nous avons le témoignage formel du clergyman anglican William Fulman, mort nonagénaire en 1668 en léguant vingt-cinq gros volumes manuscrits au Collège du Corpus Christi, à Oxford : l'un de ces volumes est consacré aux auteurs anglais, et la notice sur Shakespeare se termine par ces mots : « Il mourut papiste. » C'est bref, et ce n'est pas étayé de preuves ; mais on ne voit aucune raison de récuser ce témoignage, confirmé par l'archidiacre anglican Richard Davies, historien de mérite, qui a travaillé avec Fulman et qui a complété les notes de son ami, — témoignage qui prend une valeur particulière de ce fait que l'un de ces deux témoins (Mme de Chambrun a bien tort de ne pas nous dire lequel) fut élevé par le chapelain des Southampton, la famille amie de Shakespeare, comme on a vu plus haut.

VII. — En relisant les articles de Revues relatifs à Shakespeare, je retrouve (*Revue de Paris,* 1er août 1920) des notes de Hercé sur l'Irlande. J'en vais citer quelques lignes, pour la curieuse logique dont elles témoignent.

Hercé célèbre la chasteté légendaire de l'Irlande : très bien. Il est certain que de sa vertu l'Irlande ne tire pas peu d'orgueil. Elle prétend hautement, en ces matières, détenir le record du monde. C'est un article du *Credo* national. Hercé dit que l'Eglise s'attribue la gloire de cette pureté de mœurs : très bien encore. Il en fait honneur aussi ensuite au « calme extrême » que l'homme « semble avoir de nature, ici comme chez les autres races du Nord, dans l'imagination et dans les sens » : races du Nord ? Voyez plutôt, sur les débordements de la sensualité chez les Scandinaves, les terribles témoignages de Jörgensen... Mais voici, dit Hercé, mille petits faits qui rendent la chose sensible :

« Un soldat dans le tramway prend tranquillement sa femme sur ses genoux, sans que nul cille seulement des yeux. » — Soit ; en France (et ailleurs), cela ne se fait pas ; mais, de l'omission de ce geste, est-ce que l'on voudrait conclure, par exemple, à un moindre degré de vertu ?

« Le samedi après-midi, en été, passent des mail-coaches qui emportent à la campagne, où ils vont passer ensemble les deux jours du *week-end*, des dizaines de jeunes gens : la voiture est étroite, les passagers nombreux, bien des jeunes hommes ont une jeune fille sur les genoux, le bras autour de sa taille, et traversent ainsi publiquement toute la ville, en cet arroi que nous dirions galant. » — De graves moralistes verraient là un indice, non pas précisément de vertu, mais plutôt d'extinction du *fomes peccati.* Nous aimons mieux n'y voir rien du tout.

« L'autre jour, deux jeunes femmes auraient voulu me voir : j'étais au lit, malade. — Oh ! me disait plus tard l'une d'elles, avec un Irlandais nous serions bien entrées ; mais nous ne savions pas si c'était permis, *selon vos idées françaises.* » — Ces deux dames font un peu l'effet d'être de l'école de Mme de Staël, qui, un jour qu'elle demande à voir le Premier Consul Bonaparte, comme on lui répond qu'il est au bain : « Oh ! fait-elle, cela m'est égal, le génie n'a pas de sexe. » Mais jamais on n'a vu dans cette riposte de la dame un indice de vertu, comme le fait Hercé, qui conclut : — « Et à chaque instant, on reçoit, comme un nouveau petit choc, cette sensation rafraîchissante et vive d'innocence. » Hercé est plus familier avec ces rafraîchissements de « sensation » qu'avec le *dulce refrigerium* de la Pentecôte. Et ce n'est que pour nous servir son petit rafraîchissement qu'il nous a conté ces petits traits de mœurs, qui ne sont sans doute que des faits divers, des faits isolés : tel l'Anglais qui, débarquant à Calais et la première femme sur laquelle tombent ses yeux étant rousse, saisit sans retard son calepin et note : « En France, les femmes sont rousses. »

VIII. — Nous avons reçu de M. Georges Hoog la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

Vous ne serez pas étonné que, comme catholique, je tienne à protester énergiquement contre les termes dans lesquels l'*Ami du Clergé* du 28 août 1924 me met personnellement en cause et met également en cause *La Démocratie.*

Je vous prie donc de bien vouloir publier les deux rectifications suivantes :

1° Notre salle de conférences du 38, boulevard Raspail, comme la plupart des salles analogues, est louée fréquemment à des sociétés diverses. Mais il est bien entendu que *La Démocratie* elle-même ne prend pas plus la responsabilité des réunions ainsi organisées que les propriétaires d'autres salles ne prennent celle des conférences qui y sont données. Or, la réunion à laquelle vous faites allusion a eu lieu dans ces conditions : nous n'en avions nullement l'initiative ni la responsabilité.

2° J'ai été, en effet, invité, il y a une année environ, à parler comme catholique, en même temps que M. Jézéquel, au cours d'une série de conférences, sur les forces religieuses et la paix, donnée dans la salle de l'avenue Rapp, et j'ai entretenu mes auditeurs de l'action de l'Eglise, de la Papauté et des catholiques en faveur de la Paix.

En lisant dans l'*Ami du Clergé* que j'avais « fraternisé » avec un « pasteur réformé » dans un « temple théosophique, » vos lecteurs ne s'en seront certainement pas doutés. Ces mots habilement placés dans le texte auront même pu leur laisser supposer que mon attitude, en la circonstance, n'avait pas été celle d'un catholique fidèle et que j'avais participé, par exemple, à quelque cérémonie théosophique, alors qu'il n'en est absolument rien. Aussi admettrez-vous qu'il est nécessaire, puisque vous avez cru devoir les entretenir de ce sujet, qu'ils connaissent simplement la vérité.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 22 octobris 1924.
EUG. LINDECKER, *vic. gen.*
Le Gérant : F. FROSSARD.
LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

[1] Shakespeare est mort le 23 avril 1616, à Stratford. Le 23 avril 1616, mourait, à Madrid, Cervantès : double tricentenaire qui a été célébré le 23 avril 1916. Mais des grincheux ont fait remarquer qu'ils ne sont pas morts le même jour du tout, attendu que l'Espagne en était déjà alors au calendrier grégorien et que l'Angleterre ne l'a adopté qu'en 1754. Menu détail.

ANÉMIE

NEURASTHÉNIE, FAIBLESSE CHLOROSE
Sirop de DESCHIENS à l'Hémoglobine
Régénérateur du sang, prescrit par l'élite médicale.
Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux.
DESCHIENS, Paris, 9, Rue Paul-Baudry. R.C. Seine 207.204.

25 ANS D'EXPÉRIENCE

LAMPE TITUS

à incandescence par l'essence ou le benzol
UNE MERVEILLE.
Fonctionne SANS LIQUIDE
La Plus PUISSANTE SANS PRESSION
La Plus GARANTIE
ÉCONOMIQUE INEXPLOSIBLE
La Plus
BELLE LUMIÈRE

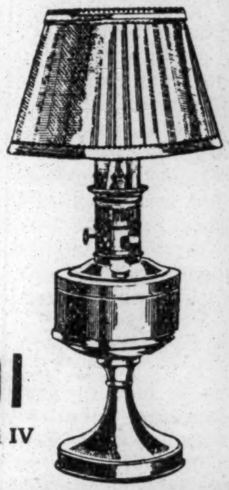
8 JOURS à l'ESSAI

pour
la Province
à toute personne
qui en fera la demande

CATALOGUE FRANCO
Établissements

TITO-LANDI

23 bis, Boulevard Henri IV
PARIS



VILLA NOTRE-DAME

MONTANA (Valais)
— Suisse —
SANATORIUM pour jeunes gens, Séminaristes, Prêtres et Religieux.

R. C. Seine 1.079

Rhumes. Toux

GRIPPE
CATARRHES, ASTHME
LARYNGITES et BRONCHITES
SUITES de COQUELUCHE et ROUGEOLE

PULMOSERUM
BAILLY

Réparateur puissant
des Organes de la Respiration
Employé dans les Hôpitaux
Recommandé
par la Majorité du Corps Médical Français
Adopté
par plus de 30.000 Médecins Etrangers
MODE D'EMPLOI :
Une cuillerée à soupe, matin et soir
Le flacon, 8 fr. 80; les 3 flacons, 28 fr.
franco contre mandat
Toutes Pharmacies
BROCHURE SUR DEMANDE

Exiger le nom
PULMOSERUM-BAILLY
15, Rue de Rome. PARIS

Fondée en 1830
Registre du Commerce Seine, n° 43.793

LA NATIONALE

Siège Social
2, Rue Pillet-Will
PARIS

Entreprise privée assujettie au Contrôle de l'Etat

Rentes Viagères immédiates ou différées

aux taux avantageux des nouveaux tarifs
L'augmentation du revenu par la Rente Viagère est pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite le remède le plus efficace à la cherté de la vie.
Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris, ou chez les Agents Généraux en province

ANCIENNE ŒUVRE DU VIN DE MESSE
fondée par M. l'abbé ROUS en 1871

SPÉCIALITÉ DE VINS DE MESSE

Rose et Blanc doux, Blanc sec supérieur
livrés en bonbonnes et en fûts
VINS CHOISIS de TABLE, blanc, rouge et rosé
livrés en barriques et feuillettes
Etablissements Veuve P. OLIVER
Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales). R. C. Céret 146

VITRAUX

L. BALMET
108, Cours St-André, GRENOBLE
Vitraux en tous genres et tous styles. Restauration (voir n° du 21 août de l'*Ami*).

R. C Paris, 53.319.
CONSTIPATION
Guérie par la

Poudre Laxative de Vichy

du Dr L. SOULIGOUX
Très agréable. — Effet certain.
PARIS, 6, Rue de la Tacherie, *et Pharmacies.*

POUR NOS JARDINS

Autant pour être agréable aux abonnés de l'*Ami du Clergé* que dans l'espoir d'être favorisé de leurs commandes, je leur offre, jusqu'à **fin Décembre,** de leur expédier franco, contre un mandat-poste (ou Chèque Post. Lyon 88.82) de **10** fr. pour tous frais, une des **18** collections suivantes, bien assorties :

25 Iris des Jardins (25f le cent)	20 Glaïeuls à gr. fleurs.
8 Var. de Plantes vivaces.	40 Griffes d'Asperges.
6 — grimpantes.	40 Fraisiers en 4 variétés.
6 — Arbustes à fleurs.	8 Framboisiers.
6 — — à feuillage.	8 Groseilliers à grappes.
3 — Rosiers nains.	*2 Variétés de Pêchers.
3 — — grimpants.	*2 — Poiriers.
6 — Lilas simples ou doubl.	*2 — Pommiers.
4 — de Pivoines herbacées.	4 — Vignes (table).

* Pour chacune de ces 3 collections, majoration de **2** fr.

Aux personnes désirant plusieurs collections, je les leur offre à **10** fr. l'une; **28** fr. les trois; **55** fr. les six.

A toute commande de 9 Collections (82 fr.), adressée avant fin Novembre, accompagnée de son montant, j'en ajouterai gracieusement une dixième.

Pour profiter des prix ci-dessus, l'ordre doit être accompagné de son montant et de la *bande d'abonné,* sinon les frais d'emballage, de port et de correspondance sont en plus.

Iris des Jardins

CATALOGUE DE GRAINES ET PLANTES SUR DEMANDE. — (Compte Chèques Postaux Lyon 88-82).
Frédéric BROSSY, Horticulteur-Grainier, 150, Chemin des Pins, LYON

effet l'Orient. C'est un traité fort complet et surtout d'un admirable sens pratique : la vie ; la loi de la chasteté, son universalité, ses degrés ; avantages et attraits de la chasteté ; ruines ; moyens de la garder : moyens naturels (p. 144-170), et surnaturels (p. 170-216).

L'Idéal du véritable chrétien : *Bien connaître et bien aimer le Bon Dieu.* — In-18 de xvi-264 p., 3 f. 50. — Paris, Tolra.

Voilà un titre qui dit excellemment l'objet de cet opuscule et qui en laisse déjà pressentir le mérite. Bien aimer le Bon Dieu, et, pour le bien aimer, bien le connaître : le connaître dans sa perfection infinie, dans sa beauté, une beauté qui nous aime, dans sa Bonté, une Bonté qui nous suit toute notre vie et toute l'éternité, dans sa puissance, dans sa sainteté... Il y a là une série de Méditations ou Lectures qui sont la simplicité même, qui sont la chaleur surtout, une chaleur faite de lumière, une lumière-chaleur qui, de même qu'il arrive dans l'ordre physique, se transmute en mouvement et sera pour tous génératrice d'activité. — Nombreuses approbations épiscopales (une bonne douzaine) en tête.

La Révolution fasciste, par Pietro Gorgolini. Trad. de l'italien par Eug. Marsan. Préface de G. Valois. — In-12 de xvi-198 p., 7 f. — Paris, Nouv. Libr. Nationale.

M. Gorgolini, fasciste militant, avait, dans un premier ouvrage paru l'an dernier et annoncé ici, exposé les sentiments et les principes du fascisme. Cette fois, c'est un livre d'histoire qu'il nous donne. Il y raconte la conquête du pouvoir par le Fascisme, les journées de Naples, la marche sur Rome, les derniers soubresauts du parlementarisme, la décision du roi qui a tout tranché, les premiers actes de Mussolini au ministère... On ne peut nier que ce soit palpitant d'intérêt. Ce n'est plus de la polémique ; c'est vraiment le ton de la grande histoire, enthousiaste certes et enflammée de patriotisme, mais sobre. Avec quel accent on évoque ici « la Majesté du Roi, » « la Majesté de la patrie, incarnée dans le Roi ! » — En appendice, les discours de Mussolini annonçant au Parlement (16, 17, 27 novembre 1922) sa prise de possession du pouvoir, et une série d'autres pièces justificatives, dont le discours de Mussolini aux maires des communes d'Italie, à Rome, pour le 5e anniversaire de la fondation des Faisceaux (23 mars 1924). Index chronologique qui va du 1er août 1922 (reconstitution du ministère Facta) à fin mai 1924 (27 mai 1924, signature du traité italo-tchécoslovaque).

Retraite Séraphique sur l'Humilité, par le P. Paul, Capucin de la Province de Belgique. — In-12 de 150 p., 4 f., *franco* 4 f. 50. — Paris, libr. St-François ; Mons, Commissariat du T. O., rue André-Masquelier, 13.

Toute une retraite, — de sept jours, avec trois méditations chaque jour, — sur l'humilité : on aura ici la fleur, — et une fleur toute fleurante de senteurs franciscaines, — de tout ce qui a été dit sur l'humilité, sa définition, ses motifs, sa nécessité, ses divers degrés (selon S. Ignace et selon Rodriguez), ses modèles (l'Eucharistie, Marie, S. François), l'humilité du cœur, de l'esprit, du corps.

Fleur cachée, par Nalim. — **Autour d'un secret,** par Pierre Perrault. — 2 vol. in-12 de 250 p., à 3 f. 50 l'un, sous cartonnage orange. — Paris, Gautier et Languereau.

Deux vol. de la Collection Familia. *Fleur cachée,* histoire d'une âme pour qui la vie ne trouve son sens que dans le sacrifice, dans tous les sacrifices, — d'une âme héroïque dont l'image ne cesse de grandir dans l'esprit du lecteur, ce qui n'exclut pas la plainte filiale à Dieu : — « Pourquoi, Vous que j'ai invoqué toujours, m'avez-vous laissé croire à un bonheur qui n'était qu'une feinte ? Pourquoi m'avez-vous fait un cœur avide, puisque vous ne deviez rien lui donner ? » Et, de se sentir ainsi moins soumise devant Dieu et moins aimante de sa volonté sainte, c'est une nouvelle souffrance, et combien délicatement éprouvée ! Mais l'acte d'abandon vient bientôt couvrir tout : — « Mon Dieu, que mon amour, dont vous avez connu la profondeur, soit, au fond de mon âme, la vraie fleur cachée, et que vous seul en ayez le parfum ! Je le veux, Seigneur ! »

Autour d'un Secret : titre qui tient toutes ses promesses : des énigmes, un personnage mystérieux, une action mouvementée, une intrigue qui rebondit de chapitre en chapitre : quatre frères, tous artistes en poterie, dignes continuateurs de leurs ancêtres dans l'art de Palissy, faits pour être unis si l'ambition et la violence ne venaient tout brouiller : l'aîné prétend atteindre seul au but poursuivi par plusieurs générations. Mais l'union se rétablit à la fin.

Deux nouveaux volumes aussi dans Bibliothèque de ma fille, in-12 de 300 et 320 p., à 6 f. : **Trois Tulipes blanches,** de Maryan, dont le talent toujours jeune et gai ne cesse de se renouveler en dépit des années qui doivent commencer déjà à s'accumuler. Ici encore, de même que dans *Autour d'un Secret,* nous sommes en monde d'artistes : deux artistes : le père et le fils ; une rivalité douloureuse les dresse l'un contre l'autre, et c'est l'existence même d'un jeune foyer qui s'en trouve menacée. Mais une paix divine vient tout rasséréner ensuite.

La Demoiselle d'honneur, par Henry Bister : c'est le roman d'une familière des grandes-duchesses impériales de Russie : l'action se déroule dans les suprêmes journées qui ont précédé la révolution, puis à travers les aventures de l'exode, jusqu'en France, terre des réfugiés, et terre de l'époux que la Providence place sur le chemin de la jeune fille.

Et déjà sans doute en vue des cadeaux de la Noël prochaine, voici 3 nouveaux volumes de cette Bibliothèque de Suzette qui, à peine lancée il y a 2 ou 3 ans, a connu un succès triomphal et dont chaque volume en effet est une perle de livre d'étrennes à bon marché, avec ses gravures de l'humour le plus fin et le plus délicat, et sous sa couverture historiée où des couleurs d'une exquise tendresse se marient toujours dans une harmonie toute virginale (in-8 oblong de 128 p., à 3 f. 50) : **L'Oncle Christian,** par Nalim, ou le moyen de se créer un trésor de joie qui nous aide à faire allègre face aux chagrins de la vie ; — **Bleus contre Verts,** par André Bruyère, ou la divine alchimie de la Providence qui tire le bien du mal : « Tout est bien qui finit bien... Seigneur, qui aurait jamais cru que tant de bien nous viendrait de tels polissons ! » — **La Préférée,** par Raphaëlle Willems, ou le secret, quand on est mauvaise et jalouse, de faire qu'il n'y ait plus de préférée, que les parents ne sachent plus distinguer laquelle est la préférée...

LA GUERRE EST DÉCLARÉE et MOBILISONS !

Curés et Ligueurs de la D. R. A. C., propagez partout ces tracts si clairs et si prenants. — 100 : 4 fr., 1000 : 30 fr. Abbé **Cocart**, Boulogne-s-Mer. *Chèq. post. c/c Lille 109.07.* Spécimen de **tous** les tracts de l'auteur, contre **un franc.**

Vient de paraître :

Le Catéchisme dans la Bible

par un Supérieur de Séminaire et un Prêtre catéchiste. — Editions Ste-Jeanne d'Arc, La Loubière, Toulon (Var). — Broché : 1 fr., *franco :* 1 fr. 25. — Relié : 1 fr. 50, *franco :* 1 fr. 75.

Ce petit volume de 120 pages in-12, orné de nombreuses illustrations, a pour but d'apprendre aux enfants les éléments du Catéchisme presque à leur insu. En effet, la doctrine chrétienne y est comme extraite des récits bibliques de l'Ancien et du Nouveau Testament.

On a pu faire cette remarque impressionnante : on ne voit presque jamais un enfant lire son Catéchisme spontanément ; il faut qu'il y soit contraint, et il l'apprend comme une leçon de classe. « Le Catéchisme, a écrit Mgr Landrieux, c'est toujours une leçon. L'Evangile, c'est une histoire... L'enfant subit la leçon, il ne se lasse jamais des histoires... Il y a toute la substance du Catéchisme dans l'Evangile, mais la réciproque n'est pas vraie : l'Evangile n'est pas dans le Catéchisme. »

De plus, l'enfant devenu grand ne conserve guère son Catéchisme. Il y a de grandes chances qu'il conservera son Histoire Sainte catéchistique, qu'il relira et qui lui rappellera la doctrine chrétienne oubliée.

Ce livre n'est pas destiné à remplacer le Catéchisme, mais à le rappeler sous la forme attrayante des récits bibliques, exempte de tout aspect didactique.

LIVRES TOUS, quels qu'ils soient, expédiés rapidement aux Lecteurs de l'*Ami du Clergé* par

LIBRAIRIE UNIVERSELLE

— 18, rue Mabillon, 18, **PARIS-6** —

Payement après réception de notre envoi

Demander Catalogue mensuel des nouveautés.

VINS DE MESSE

SOCIÉTÉ ANONYME VITICOLE

SEULE MAISON du diocèse dont les Vins de Messe soient garantis liturgiquement purs par l'Evêché de Perpignan.

S'adresser : **Abbé P.-C. Aujaleu, Espira-de-l'Agly** (Pyr-Oles)

Sans équivalent de prix et de qualité : **TOILE de VIMOUTIERS pur LIN**

" **Le NORMAND** " drap d'un usage indéfini, surjet main 220×325 : **85** fr. — **Torchons encadrés** 60×85, la douz. **64** fr. livraison *franco* gare, retour en cas de non convenance. **RUAULT**, toilier, **Magny-en-Vexin** (S.-et-O.)

ARMAND BLANCHET

Ingénieur des Arts et Manufactures

Fondeur de Cloches

237, rue St-Martin, PARIS

Sonneries et mise en volée des cloches par l'électricité.

Voir *Ami du Clergé* nº du 21 février, page 36 couverture. R. C. Seine 20.134

LISEZ CECI Mme L. MARQUIS, directrice de l'**Intermédiaire catholique de Besançon et de Genève**, fondé en 1884, 2, rue Péclet, à **Besançon**, se recommande tout spécialement aux lecteurs de l'*Ami du Clergé* pour leurs achats en **Montres, Pendules, Bijouterie** et **Orfèvrerie**. Ils peuvent s'y adresser en toute confiance. Demander catalogues franco. Articles spéciaux pour 1res Communions : Chapelets, Médailles, etc. — Prix avantageux. R. C. Besançon 1.552

VINS DE MESSE

— BANYULS DOUX & GRENACHE SEC —

vinifiés selon les décrets liturgiques

Roussillon et Vin blanc de table

Hré-P. SOULIER, à Collioure (Pyrénées-Orles) R. C. Céret 686

avec les meilleures références ecclésiastiques

Prix-ct franco. — Echantillons contre 2 fr. en t. poste

MARBRERIE RELIGIEUSE

AUTELS, RETABLES, CHAIRES, EX-VOTOS, etc...

RÉFÉRENCES :

Basiliques de Fourvières et de Lourdes

DESSINS & DEVIS SUR DEMANDE

Société des Marbres, Pierres & Granits ANONYME Capital 6.000.000 f.

23, Quai des Brotteaux, **LYON**

Léon GUINET, Administrateur-Directeur

Ateliers de marbrerie : Lyon, Buxy et Molinges. — Scieries de marbre : Grenoble et Molinges. — Carrières de pierres : Buxy, Colombier, Rocheret. — Carrières de marbres : Jura, Pyrénées, Italie. —

Gde Marbrerie "Ste-Jeanne d'Arc"

L. BARRAU

Lauréat de l'Ecole des Beaux-Arts Toulouse-Paris R. C. Toulouse 497 A.

29, Allée Alphonse-Peyrat, Toulouse (Hte-Garonne)

Mobilier religieux, plaques commémoratives, marbres, pierre, autels, chaires à prêcher, appuis de communion, statues, chemins de croix.

Travaux artistiques. — Prix très réduits

ARTHRITIQUES

VICHY CÉLESTINS

Élimine l'Acide Urique

R. C. Paris 30051.

GAUDRAP & Co

MAISON RECOMMANDÉE 21, Rue Borie, 21 — BORDEAUX —

Monopoles { « **Graves des Rois de Gascogne** » ½ sec. « **Moulis-Claret** », Bordeaux rouge très fin.

Vin blanc de Messe **Sainte Croix du Mont** (vin liturgique légitime).

— Envoi gratis du Catalogue sur simple demande —

R. C. Bordeaux 18.250 A.

MALADES DÉSESPÉRÉS

reprenez courage !...

La Merveilleuse Méthode entièrement végétale qu'un prêtre a découverte, vous **GUÉRIRA SUREMENT.**

(Très Nombreuses Attestations.)

Les 20 Cures de l'Abbé HAMON

le Diabète, l'Albumine, les Bronches, (Toux, Bronchites, Asthmes, etc.), les Rhumatismes, les Maux d'Estomac, (Crampes, aigreurs, mauvaises digestions, lourdeurs, etc.), les Maladies des Nerfs, du Cœur, (Palpitations, etc.), des Reins, du Foie, des Voies urinaires, de la Peau, du Sang, les Ulcères variqueux, les Ulcères de l'Estomac, la Constipation, etc., etc.

RIEN QUE DES PLANTES

« C'est la grande médication que le Créateur a mise à notre portée, ne cherchons pas ailleurs. Dieu a placé dans la nature tout ce qu'il faut pour nous nourrir, nous vêtir, nous GUERIR. » MONSEIGNEUR KNEIP.

Ecr. Laboratoires Botaniques, Dépt 20
89, Boul. Sébastopol, Paris (2e) Métro : Réaumur

Il vous sera envoyé GRATIS et FRANCO par retour la Méthode convaincante, explicative et complète.